

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Sommaire.—POESIE, à Mademoiselle E. G.—FEUILLETON, Limoëlan, (suite.)—Un Déjeuner à la Malmaison.—Critique. Les Auteurs Déguisés.—Le Courier de Paris. Histoire de la Semaine.—Le Courier des Modes—Tableau Météorologique, soumis à la société des amis.—Nouvelles d'Europe. Variétés.

POESIE CANADIENNE.

A mademoiselle E. G.

Les égards que nous devons à votre sexe doivent engager le nôtre à satisfaire vos desirs. L'autre jour en vous accompagnant chez vous, la conversation roula sur le monde, et vous me demandiez de vous en donner une idée ; jaloux de satisfaire votre curiosité, je me mis à feuilleter mes papiers, et je tombai sur un morceau très bien analogue à ce sujet. Je vous le communique par le moyen de cette intéressante feuille, sachant combien vous aimez à lire, et vous prie de me faire part de vos réflexions ; en attendant, permettez que je prenne la liberté de me dire,

Mademoiselle,
Votre très humble serviteur,
CHERCHÉZ QUI.

Montréal, 1er mai 1845.

Le monde a de fort grands défauts,
Il est méchant, léger et faux,
Il trompe, il séduit, il abuse,
Il est auteur de tous les maux.
Mais tel qu'il est il nous amuse,
Sans cesse il fournit à nos yeux
Mille spectacles curieux.
Sa scène mobile et changeante
Plait même par son changement,
Toujours nouvel ornement
Que son esprit fécond enfante,
Nous réveille agréablement.
L'un rit et l'autre se lamente,
Tous deux trompés également.
L'un arrive au port sûrement,
L'autre est encor dans l'eau tournoyante.
L'un perd son bien, l'autre l'augmente.
L'un poursuit inutilement
La fortune toujours fuyante,
L'autre l'attend tranquillement.
On parvient sans savoir comment,
Ou contre son attente.
L'un réussit heureusement,
L'autre après bien du tourment
Trouve un rival qui le supplante ;
L'un fait un bon contrat de rente,
Et l'autre fait un testament.
L'un à dix-sept ans l'âme dolente
Va prendre gîte au monument,
Et l'autre prend femme à soixante.
L'un se fait tuer tristement.
L'autre renaît au même instant
Pour remplir sa place vacante.
On rencontre indifféremment
Un baptême ou un enterrement.

FEUILLETON.

Limoëlan.

(Suite.)

C'était un effet de la politique des consuls d'envoyer dans l'ouest, troublé de nouveau par la chouannerie, tous les jeunes officiers compromis dans la dernière conspiration. On voulait occuper et utiliser encore cette fougue républicaine contre les ennemis les plus acharnés de la révolution. Trois jours après, Hercule fut rendu à son poste, et croyant sur la foi des feuilles publiques, cette guerre des chouans depuis longtemps étouffée, il fut fort surpris de trouver en arrivant le pays en feu. Ce qui l'étonna d'avantage et le frappa de je ne sais quel pressentiment sinistre, ce fut d'appréhender que les troupes étaient placées sous le commandement supérieur de ce même Malseigne, cet ami, ce traître, si rapidement monté en grade. Grâce à cette rencontre, l'officier supérieur commandant la garnison de Châteaubriant lui parut d'abord prévenu sur son compte ; toutefois, ce chef le reçut poliment, et lui dit dès l'abord :

— Capitaine, je vous ménage une réception digne de votre mérite et qui vous donnera occasion de vous faire connaître à vos hommes. Il y a cinq cents chouans à Segré. Je vous ai désigné pour les dissiper à la tête de votre compagnie. Je n'y pourrai joindre qu'un piquet de hussards. J'ai peu de forces, et je suis obligé de les ménager, de ne pas m'éparpiller surtout. Je suis déjà trop faible dans ma position. D'ailleurs, je ne doute pas que ce détachement ne vous suffise. Ce sera une manière de payer votre bienvenue et de gagner vos épérons ; dans une heure je vous présente à vos hommes, et vous vous mettez en route à la nuit tombante. A propos, nous avons ici un de vos amis, le lieutenant Simon ; vous serez sans doute bien aises de vous revoir. Il m'a souvent parlé de vous.

Hercule, préoccupé de ce qu'il avait appris sur Malseigne, se dit en sortant :

— Je vois qu'il s'agit de me faire tuer. Le procédé est honnête, ils y trouvent leur compte, et moi le mien.

Après que le commandant l'eut mis à la tête de sa compagnie, il s'en alla dormir quelques heures, car il était encore las du voyage, et n'eut pas même le temps de s'informer du lieutenant Simon, qu'il aurait revu avec grand plaisir. Le soir, il rassembla son monde, fit charger les armes, et l'on partit en silence avec deux ou trois paysans qui servaient de guides.

On longea des haies et des bouquets de bois jusqu'à ce qu'il fit noir pour dérober la marche de la troupe. Les cavaliers seuls suivaient le grand chemin en cas que l'ennemi se laissât tenter par leur petit nombre. On traversa ensuite de grandes landes, et l'on parvint à l'endroit où les renseignements signalaient la réunion des chouans. On n'y trouva personne. On battit le pays aux environs, on détacha des éclaireurs qui ne rapportèrent nulles nouvelles. Après quelques heures de recherches fatigantes ou de stations l'arme au bras, le capitaine posa ses sentinelles et permit à ses hommes de prendre un peu de repos.

Vers trois heures du matin, Hercule sortit en sursaut d'un sommeil agité. Son voyage rapide

et les évènements qui s'étaient succédé si vite pour lui depuis trois jours l'avaient rempli de trouble. Il se leva et se promena à pas lents autour de sa troupe endormie dans l'espace de terrain embarrassé de broussailles qui la séparait des sentinelles. Pour la première fois il fut frappé vivement de sa présence dans ce pays si proche du sien.

L'aube commençait à poindre et découvrait par degrés ces vallons boisés et ces champs de blé noir qui lui retraçaient tant de souvenirs et de cruelles scènes de son enfance. Il avait aussi jadis dormi sur ces landes, il y avait vu de même ses compagnons couchés autour de lui, mais pour quelle autre cause et sous quel drapeau ! Livré à ces déchirements et comptant bientôt y mettre un terme, il tressaillait malgré lui d'un frisson fiévreux, glacé par l'air froid du matin, après cette nuit de fatigues.

Tout à coup il crut entendre un léger bruit dont l'éloignement et la durée le mirent en défiance. Il s'avança vivement en séparant de la main les ramées épineuses, et franchit assez tôt ce fourré de buissons pour voir, à portée de pistolet, la flamme d'un coup de feu ; le soldat en vedette tourna sur lui-même, et tomba sans pousser un cri. L'explosion relévent fut suivie de cris d'alerte et d'une courte fusillade des sentinelles qui se repliaient. Aussitôt éclatèrent des hurlemens sauvages qui troublèrent le capitaine lui-même, et dont la nouveauté ne manquait jamais son effet. Les chouans attaquaient. Hercule, qui par un hasard des plus heureux avait reconnu la direction de cette attaque imprévue, fit à la hâte filer sa troupe, qui semblait fuir, jusque sur la lisière du taillis, où il eut le temps de la mettre en ordre en l'adossant dans une position avantageuse qui permettait de reprendre la défensive. Les cavaliers, cachés derrière un bouquet de bois qui faisait saillie, eurent ordre de demeurer immobiles jusqu'à nouvel ordre, assurant les dernières du détachement et offrant en dernière ressource une réserve que l'ennemi peut-être ne connaissait point.

Les assaillans, par un trait caractéristique de leur tactique, suivirent sans ordre la marche des bleus à travers les bois en tirillant avec les mêmes cris. Ce genre d'attaque était fort dangereux en ce que, se précipitant sans ordre et de tous côtés, et servis par tous les accidens du terrain, arbres, pierres, buissons, d'où ils tiraient à couvert, ils forçaient bientôt la troupe la mieux disciplinée à rompre ses rangs, à se débattre comme eux jusqu'à se battre corps à corps. Dans une telle mêlée les paysans, sans bagages, lestes, infatigables et accoutumés au terrain, avaient ordinairement l'avantage. Ils s'éparpillèrent de la sorte à travers les arbres et sur tous les points, divisant le feu de la troupe et ripostant de leur côté par une fusillade irrégulière, mais bien dirigée. Bientôt, ne voyant nulles traces du piquet de cavaliers qu'on leur avait signalé, et jugeant la troupe assez ébranlée, ils s'élançèrent sur le terrain découvert qui la séparait d'eux, en poussant leurs cris ordinaires. La mêlée devint très chaude. Ce fut alors que les cavaliers, sur l'ordre du capitaine débouchèrent l'un après l'autre, ce qui doubla leur nombre en apparence, et cette diversion vint à propos, car la compagnie rompue était fort inférieure, et l'on se battait homme contre homme. Au moment où Hercule, qui s'était

avané de ce côté, criait un ordre au maréchal des logis, un homme en souquenille de matelot, qui abattait tout devant lui et qui portait un masque noir, se détourne, saute sur le capitaine, et lui lâche à bout portant un coup de pistolet qui fracasse son hausse-col. Hercule lève son épée sur cet homme, mais celui-ci, prompt comme la foudre, le prévient d'un furieux coup de sabre de marine, qui heureusement, lancé de trop près, glisse sur l'épaule et le baidrier de l'officier; cet élan mutuel les jette dans les bras l'un de l'autre. Dans cette étreinte, le capitaine serre avec tant de rage la lame de son adversaire autour de son propre corps, qu'elle éclate dans sa main, et cet effort les fait chanceler tous deux. Hercule saisit ce moment, redouble, roule avec son ennemi dont le masque tombe, et lui appuie son genou sur la gorge en tirant un pistolet de sa ceinture. Il crut d'abord que la fureur lui troublait la vue en regardant ce visage décomposé; mais, en y portant de nouveau son arme, il le reconnut. C'était bien son père lui-même.

— Sans quartier au moins lui dit le comte à voix basse et l'écume à la bouche.

Hercule jette autour de lui un œil égaré, ramasse le tronçon du sabre de son père, et le lui présente; mais le vieillard, promptement relevé, fouillait convulsivement dans le vêtement qui couvrait sa poitrine; il en tire un couteau qui tremble dans sa main, et tout frémissant comme s'il se retenait de s'élançer encore sur l'officier, il lui dit en grinçant des dents :— Ne voudrais-tu pas me forcer à t'assassiner? Va-t-en, car tu me tentes. Que je te rencontre une autre fois!

Il s'arracha pourtant à cette place, et s'en retourna vers les siens sans hâter le pas. Les chouans se dispersaient déjà de tous côtés, et le sergent de la compagnie, qui accourait en ce moment au secours du capitaine, s'arrêta tout stupéfait en voyant la fin de la scène; mais croyant sans doute le capitaine blessé, il s'écria en se tournant vers ses camarades :

— Tirez sur le brigand!

— Arrêtez, dit Hercule tout pâle et se jetant en travers, que pas un ne bouge!

— Mais, capitaine, c'est un chef, c'est le masque noir.

Hercule abattit de la main le fusil de cet homme.

— Tais-toi, malheureux; si tu tires tu es mort.

Il s'aperçut à peine dans son trouble combien cette parole était imprudente et inexplicable pour les soldats. Le sergent dit tout bas à ses hommes :

— Le capitaine s'y entend! c'est justement ce masque noir qu'on cherche.

— Avez-vous entendu ce qu'ils ont dit, sergent? poursuivit un soldat incorporé de la veille et qui passait pour un espion.

— Des compliments peut-être, et chacun s'en est allé tranquillement de son côté.

Les cavaliers, qui avaient achevé de disperser les chouans dans les landes, revinrent après avoir perdu deux hommes. Leur charge, faite à propos, avait décidé le succès d'une affaire qui semblait si mal engagée, et que la troupe devait perdre par son petit nombre.

Quand Hercule se vit seul sur ce champ couvert de cadavres, son sabre sanglant à la main, sous le coup de cette lutte abominable, il fut saisi d'un transport d'horreur qu'il ne put contenir. Il rassembla sa compagnie à la hâte, et reprit à la tête du détachement, le chemin du cantonnement dans un silence farouche, qui fut, durant la route, un nouveau sujet d'étonnement pour ses soldats.

L'aventure circulait dans les rangs à voix basse, et l'on invoquait à ce sujet le témoignage des plus anciens compagnons qui connaissaient le masque noir pour l'avoir rencontré à d'autres

affaires. C'était l'usage des chouans de désigner leurs chefs par un nom de guerre, qui souvent s'attirait une renommée terrible. Celui dont il s'agit était un des plus redoutés, et pour sa bravoure extraordinaire, et pour la rapidité prodigieuse de ses attaques, qui semblaient se multiplier dans tout le pays. Vingt fois on avait dressé des plans pour le prendre sans y pouvoir réussir. Jamais on a vu son visage, et l'imagination des soldats s'en mêlant, on allait jusqu'à dire qu'il était l'un des personnages les plus considérables de l'émigration et l'un des princes de la famille des Bourbons.

Hercule marchait la tête basse. Sans nouvelles de son père depuis longtemps, mais le croyant paisiblement retiré à Lagrange, il cherchait à s'expliquer comment et pourquoi il avait repris les armes, et, tout le ramenant à sa fatale rencontre, son trouble se trahissait par des frémissements et des gestes involontaires.

En revenant après un tel avantage, le capitaine Hercule fut très obliquement accueilli par le commandant, soit que la méfiance de cet officier fût diminuée par cette brillante conduite, soit que cet accueil servit à dissimuler ses sentimens véritables. Hercule encore tout ému, saisit ce moment :— Mon commandant, lui dit-il, je vous en conjure, tirez-moi d'ici, donnez-moi quelque commission plus tranquille; je ne suis pas fait pour cette guerre. Je suis né dans ce pays, et je ne puis voir tuer ces paysans sans que le cœur me manque. Je m'en explique nettement, et vous apprécierez mes motifs. Qu'on m'envoie sur la frontière.

Le vieil officier parut touché de ces raisons.

— Où vous envoyer? J'ai peu de monde, vous le savez. Je consulterai l'adjutant général, qui vient d'arriver.

— Malseigne! dit Hercule.

— Ah! oui, vous le connaissez; il était à l'école en même temps que vous. Ce n'est qu'un jeune homme, mais il va vite.

— Tenez, dit Hercule, nouvelle raison pour m'éloigner. Malseigne et moi nous n'aimons plus à nous trouver ensemble. Présentez-lui ma demande, je suis sûr qu'il sera de mon avis.

— Oui, reprit le commandant avec un sourire d'intelligence, j'ai entendu parler de ce qui s'est passé à l'école.

— Que fait-il donc ici?

— On n'en sait rien précisément, une mission importante... il a des pleins pouvoirs sur les corps du département. Il s'agit peut-être d'une négociation avec les chouans. Tout cela se rattache, dit-on, à des plans de haute police. Fouché est là-dessous.

— Je comprends, dit Hercule avec un sourire de mépris. Parlez-lui de moi, puisqu'il le faut, et ôtez-moi de sa vue; je ne tiens pas à l'avancement.

La présence de Limoëlan à l'armée de l'ouest convenait en effet la haine furieuse que lui portait Malseigne. Il fut facile à l'adjutant-général d'abuser contre Hercule des secrets de sa famille qu'il connaissait bien, et du rôle qu'il avait joué son père dans les guerres de la Vendée. Il eut soin même d'insinuer parmi les officiers de l'état-major que, s'il avait rompu l'équipée de l'école, c'est qu'il avait acquis la preuve que Limoëlan travaillait secrètement pour les Bourbons. Il fut bientôt instruit de la scène suspecte qui s'était passée sur la lande, et il en fut question quand le commandant lui exposa la demande d'Hercule. Malseigne donna là-dessus ses instructions à l'officier supérieur, et choisit ce moment pour développer de grandes mesures dont il était chargé, disait-il, et qui pouvaient étouffer d'un coup la guerre prête à se rallumer sur la rive gauche par l'effet d'une machination formidable.

Le lendemain, le commandant fit appeler

Hercule et lui dit que sa demande était accordée. Il lui expliqua qu'il s'agissait d'aller surveiller le cours de la Loire aux environs de Varades et d'Ancenis; que, le pays étant parfaitement calme de ce côté, c'était un poste fait pour lui, et qu'il y pourrait tout à l'aise dessiner les paysages, qui sont fort beaux. Le commandant, sans être un méchant homme, dissimulait sous de gauches plaisanteries les motifs insidieux de cette décision. Hercule remarqua son air composé: il n'était plus le même que la veille, et surtout il reprit toute sa gravité quand il quitta le capitaine en lui souhaitant *bon voyage*.

Hercule partit le jour même avec la moitié de sa compagnie, et cette commission, qui le rapprochait du lieu de sa naissance, n'était point de nature à calmer le trouble où le jetait la vue de ce pays. La route qu'il suivait, il l'avait parcourue avec son père à la suite de l'armée vendéenne, dans l'expédition d'outre-Loire. Ces contrastes l'atteignaient partout. Il n'était point d'ailleurs sans inquiétude sur son expédition et la démarche qu'il avait tentée auprès de ses chefs. Il craignait que le commandant n'eût mal compris sa répugnance et ne le tint pour un lâche qui fuyait les occasions périlleuses; puis tous les bruits qu'il recueillait sur le fameux masque noir lui prouvaient que son père se mêlait plus que jamais à cette guerre furieuse. Qui pouvait dire s'il ne lui était point réservé de le rencontrer encore sur le champ de bataille, s'il n'aurait point l'occasion de le sauver en quelque affreux péril? Et quoi de mieux à faire, dans la défaite de ses illusions patriotiques, que de se dévouer pour son père, et d'expier ainsi leur fatale division?

Souvent il consultait, en marchant, l'ordre qui le commandait de se diriger sur certains points du cours de la Loire, et d'y stationner. Cet ordre tout à coup réveilla ses craintes, car on y désignait cette portion du pays comme le principal foyer des menées séditionnelles dont il avait ouï parler; mais il ne s'attendait pas à la profusion d'émotion dont il fut saisi le soir du second jour de marche, quand, parcourant, avec mille sentimens confus, ces bords de la Loire et ces paysages charmans si bien gravés dans sa mémoire, il découvrit tout à coup le grand chêne, un arbre immense, qui marquait, pour un homme connaissant le pays, l'endroit où était le château Lagrange, éloigné tout au plus d'un quart de lieue au-delà du fleuve. A cette vue, son cœur battit à lui faire perdre haleine, il sentit qu'il lui serait difficile, étant si près de ces lieux bien-aimés, de se retenir d'aller les voir une dernière fois, ne fût-ce que de loin. Rien ne semblait plus aisé, puisque, longeant la Loire avec son détachement, il dépendait de lui de s'arrêter où il voudrait entre Varades et Ancenis. Son père, d'ailleurs, guerroyant de l'autre côté de la Loire, il ne courait aucun risque de le rencontrer. Il commanda la halte à une demi-lieue de Varades, auprès de quelques maisons éparses, et justement en face du château de Lagrange, dont le chemin lui était si connu. Les environs étaient tranquilles et l'étaient depuis longtemps, d'après ce qu'on put tirer des habitans qu'on interrogea. C'était, comme on le lui avait dit, un poste d'observation dans un coin reculé du théâtre de la guerre, où il n'était pas probable qu'on pût s'inquiéter de lui.

Après avoir pris les premiers soins pour le séjour, l'esprit troublé de la même pensée, il délibéra en lui-même comment il la pourrait mettre à exécution. Il ne s'agissait de rien moins que de quitter son poste, et c'était de quoi le faire balancer; mais il pouvait croire et alléguer qu'il était éloigné de ses chefs pour demander une permission qu'on lui eût sûrement accordée. Un jour d'absence d'ailleurs

lui suffisait, et son lieutenant pouvait fort bien le remplacer pendant ce peu de temps.

Quelques heures après l'arrivée de la troupe un soldat, celui-là même qui avait questionné le sergent sur la lande et qui passait pour un espion, rejoignit en traînard la compagnie. Il apportait des nouvelles du cantonnement : il y avait eu le matin, disait-il, divers engagements, et l'on avait pris un chef de chouans qui pouvait bien être le masque noir. Les soldats qui entouraient cet homme battirent des mains. Hercule s'imagina que son père était prisonnier, et, comptant s'en assurer, il n'hésita plus dans son dessein d'aller à Lagrange.

Le soir même, il fit venir son lieutenant, l'investit du commandement, lui dit à demi son projet, en ajoutant qu'un jour lui suffirait. Une heure après, à la tombée de la nuit, il passa la Loire sur une petite barque dont le batelier lui faisait remarquer certains endroits fameux dans la grande guerre par les divers passages des troupes vendéennes. Comme il répondait par des monosyllabes et des signes affirmatifs :

— Sans doute vous vous battiez déjà contre les brigands ? lui dit cet homme.

— Non, j'étais encore bien jeune et je servais avec eux.

Il laissa sur le bord le marinier tout étonné de voir un Vendéen qui passait la Loire sous l'habit d'un officier bleu, et se mit en marche à la hâte, car la nuit tombait, et il avait un grand quart de heue à faire par des chemins difficiles ; mais ces chemins, il ne les avait point oubliés. En marchant très vite et dans une agitation entretenue par la rapidité de sa course, il lui échappait des soupirs, des cris de joie et de pitié à la vue de certains objets qu'il retrouvait sur son passage. Là, c'était la ruine tronquée d'un moulin qui se dressait comme une tour isolée sur le sommet d'un coteau ; plus loin, les pas de murs noircis d'une ferme incendiée ; tout portait dans les environs les traces du fer et du feu des colonnes infernales. Son émotion redoublait à chaque pas, ses yeux étaient pleins de larmes, et sur la limite des champs il sautait légèrement par-dessus ces échaliers qu'il s'était si bien exercé à franchir dans son enfance.

Dans son premier projet, il ne voulait que voir de loin le toit où dormait son père, errer autour de sa maison comme un étranger, et s'en retourner aussitôt. Il comptait maintenant interroger quelque paysan, se découvrir à quelqu'un du château, avec toute les précautions nécessaires. Enfin il aperçoit tout à coup la vieille grande tour de Beaulieu, qui se détachait en noir sur le pâle azur du ciel ; la lune éclairait le paysage et bordait d'une ligne de lumière le vaste profil des remparts. Hercule s'arrêta quelques minutes pour reprendre haleine ; il reconnut les masses de verdure qui dominaient la tour. C'est là que, tout enfant, il allait hardiment chercher les nids d'oiseaux. Il suit avec ravissement le contour de ces vieilles murailles dont il retrouve en son souvenir les portions qui lui sont cachées. Derrière ces créneaux se trouve le petit bâtiment ruiné de la ferme ; un pan du mur écroulé lui marque la plate-forme ancienne où jadis il a vu des potagers, et cette guérite en pierre couvre l'étendue qui mène aux souterrains du château. Enfin il distingue, à force d'attention, le petit chemin creux qui monte en tournant au château, la gothique porte tout ouverte et toute démantelée qui encadre un coin du ciel, et qui n'a plus dans sa ruine que la forme d'un arc-de-triomphe.

Mais à ce moment même, l'œil attiré par un point lumineux, il reporta les yeux sur lui-même et reconnut avec frayeur la garde et la dragonne de son sabre qui reluisaient au clair de lune et son uniforme brillant qui pouvait le trahir en cet endroit découvert. Il reprit vi-

vement sa marche. Il voulait voir surtout le toit d'ardoises de Lagrange, et l'ancienne chapelle située à l'angle du bâtiment, qui était seule demeurée intacte après les incendies de 93 ; cet espace de terrain qui était autrefois le jardin, où étaient restés de son temps quelques pieds de vignes et des fleurs rustiques, et enfin la maisonnette de Langevin. Tout en se promettant de résister aux mouvements qui le poussaient, il s'avance et s'arrête de temps en temps, épiait autour de lui au moindre bruit qu'il croit entendre ; il tourne ainsi les flancs du vieux château, passe sur des cailloux la rivière basse qui en baigne le pied, gravit le chemin qui tourne autour de la grande tour, et bientôt voit une faible lumière qui le retient immobile, palpitant de joie, de crainte, de curiosité : c'était la maison de Langevin, dont il n'était plus qu'à vingt pas, ayant plus abrégé son chemin qu'il ne croyait. La lune, glissant en cet endroit sur le toit de la loge, laissait dans l'ombre l'étroite façade où brillait la faible lumière qu'il avait vue. Il s'arrêta, respirant à peine, combattu par la crainte et l'envie de courir embrasser Langevin. Bientôt il entend les grognements d'un chien qui le font tressaillir, et puis des aboiements. C'était le vieux Sultan, le chien de son père. La porte de Langevin s'ouvrit dans l'obscurité ; Hercule, n'osant bouger, se dissimulait de son mieux devant un amas de buissons, cherchant à se confondre avec le feuillage. Langevin, qui était sorti, demeura un moment immobile dans l'ombre ; puis, guidé par le chien qui frétillait en jappant, il fit quelques pas son fusil à la main, en disant : Qui êtes-vous là ? Hercule, voyant le brave homme le coucher en joue, courut au-devant de lui :

— Arrête ! arrête ! Langevin, c'est moi !

Langevin, à ce cri, s'arrêta sans baisser son arme, perclus de frayeur et d'étonnement. Hercule, en deux sauts, fut auprès de lui, et le prit dans ses bras.

— C'est vous, monsieur Hercule, ou si c'est quelque mauvaise apparence qui abuse de moi ?

Il faisait en même temps force signes de croix.

— Eh bien ! j'ai failli vous tuer. Comme Langevin est mon nom, je vous aurais tué.

— Mon père est-il à Lagrange ? lui dit Hercule.

— En tout cas, il n'en est pas loin.

— Mais on dit qu'il est arrêté.

— N'en croyez rien.

Puis, rabattant son arme et lâchant ses paroles une à une avec cet air hébété qui marque la plus vive émotion des paysans :

— Mais c'est égal, voyez-vous, vous êtes tout de même perdu. Entrez vite chez nous et sermons ; il n'y a point de sûreté ici pour vous.

— Je le sais, dit Hercule.

— Entrez et sermons.

Langevin l'entraîna dans sa maison avec des précautions qui montraient son effroi, et comme prêt à le défendre. Quand ils furent entrés, le paysan, jetant les yeux sur l'uniforme du capitaine à la lueur de la chandelle :

— C'est donc bien vrai que vous voilà avec les habits de la république. On sait cela ici. Ah ! monsieur Hercule, vous êtes le fils de notre maître, mais il n'y a pas à cette heure un de nos hommes qui ne tirât sur vous comme sur un lièvre, votre père tout le premier, et surtout dans ce moment-ci.

— Dans ce moment-ci ! Que se passe-t-il ?

— Ce qui se passe ! Avant qu'il soit longtemps, voyez-vous, tout le pays sera mis à feu et à sang, comme à la grande guerre. On ne me dit rien, mais j'ai des yeux. Ne faites pas parler un pauvre homme. Je ne vous dis

ça que pour votre bien. Malheur à vous si vous étiez rencontré ! Nuit et jour, des gens armés vont et viennent dans le pays. Chacun a repris son fusil. Il est venu aussi des étrangers que personne ne connaît ; et puis le diable s'en mêle ! J'ai vu bien des choses moi qui ne sont pas dans l'ordre, et je ne rêvais point.

— Et tu es sûr qu'il n'est rien arrivé à mon père ? disait Hercule.

— Mais reposez-vous donc, monsieur Hercule, reprit Langevin en avançant dans son trouble une escabelle. Vous avez besoin de boire, de manger ; et moi qui n'y pensais pas ! *Je perds la tête.*

— Je n'ai ni faim ni soif, mon ami. Mais qu'as-tu vu de si terrible ?

Langevin alla doucement s'assurer que sa porte était solidement verrouillée.

— Des choses effrayantes, reprit-il à voix basse, et j'ai pourtant fait la guerre, comme vous savez ; mais j'ai vu de mes yeux. Vous savez ce petit chemin qui descend aux fossés du côté des champs, vous verriez ça d'ici s'il faisait clair ; le soir, moi qui vous parle, je vois souvent passer là des files d'hommes qui marchent sans bruit, comme des âmes du purgatoire ; d'autres fois, ces créatures sortent par le grand soupirail ; enfin, à certains jours, vous entendriez comme un coup de tonnerre, et puis une traînée de feu part de la grande tour...

— Un coup de fusil, dit Hercule.

— Non pas, ça file tout droit en l'air. Je suis sûr de ce que je dis, monsieur Hercule.

Ces propos n'étonnèrent point Hercule, qui se rappelait le naturel peureux de Langevin ; mais, sans s'arrêter à des suppositions chimériques, il cherchait à pénétrer des causes trop véritables et qui étaient plus à craindre.

Langevin qui le regardait fixement avec des yeux humides, lui dit en sanglotant :

— Tenez, monsieur Hercule, Dieu sait si j'ai du plaisir à vous voir là, mais j'aimerais encore mieux vous savoir bien loin.

Puis, se hâtant dans les soins qu'il voulait prendre, il rajusta les tisons, souffla sur des bruyères sèches qu'il avait jetées dans l'âtre, et posa sur une table quelques restes de nourriture.

— C'est vrai, dit Hercule en levant la tête, je pourrais te compromettre ; tu m'as tiré d'inquiétude, je vais m'en retourner.

— Vous me faites injure, monsieur Hercule ; je vous ai sauvé une fois, je vous sauverai bien deux. Vous connaissez bien Langevin, il se jetterait dans le feu pour vous. D'ailleurs, il faut que je vous reconduise ; vous courriez justement grand risque à cette heure. C'est un miracle que vous ayez échappé aux embûches en arrivant. Vous resterez ici tant que vous voudrez, et vous coucherez dans mon lit. Je passerai la nuit au coin du feu.

Quelques instances que pût faire le capitaine, il fallut se signer à cet arrangement. Il se jeta sur le lit du réconcierge.

— C'est que, voyez-vous, disait Langevin en allant et venant pour achever ses préparatifs, on dirait que Lagrange est désert ; mais il y a partout des yeux et des oreilles. Vous allez frapper à la porte, M. le comte est absent. Vous verrez pourtant des gens qui vont et viennent. Je vous en dis peut-être trop, et sans doute je ne sais pas tout ; mais le diable s'en mêle assurément. Il y a longtemps que je l'ai dit, ce vieux château noir de Beaulieu est un mauvais voisin qui porte malheur à Lagrange.

Mais il parlait encore que le capitaine, accablé des fatigues de la journée, dormait profondément. Langevin alluma sa pipe, éteignit sa lampe, et s'assit au coin du feu, où il ne tarda pas à s'endormir lui-même.

Il faisait encore nuit quand Hercule, rujs-

ment secoué, s'étonna d'entendre Langevin qui lui disait :

—Monsieur Hercule ! vite, levez-vous !

—Mais il ne fait pas jour.

—Je suis fâché de vous réveiller si matin, mais le temps presse, il ne faut point nous exposer.

Hercule vit, en sautant à bas du lit, que Langevin était fort épouvanté.

—Eh bien ! mon ami, je vais me remettre en route.

Mais Langevin se jeta sur lui.

—Au nom du ciel, ne bougez pas ! Dieu sait ce qui pourrait vous arriver. Ne me quittez pas. Je vais vous mettre en lieu sûr, car vous ne pouvez plus rester ici. Heureusement je me suis réveillé. Tenez, voyez-vous ? il y a une lumière à la petite fenêtre de Lagrange.

—Eh bien ?

—Toutes les fois qu'il y a une lumière à la petite fenêtre de Lagrange, c'est signe de quelque diablerie. Les ombres vont et viennent aux alentours. Dieu me préserve d'en dire du mal. Nous n'avons pas de temps à perdre, M. le comte en personne va faire la ronde par ici.

—Que veux-tu que je fasse ?

—Vous êtes brave, vous, monsieur Hercule, c'est dans la famille, je vais vous cacher dans un endroit où le diable lui-même n'irait pas vous chercher, s'il n'y est pas déjà.

—A Beaulieu, dit Hercule en souriant.

—Justement, et par un chemin qui n'est peut-être connu que de moi. C'est notre ancien curé qui m'a forcé d'y aller avec lui pour chercher des restes de papiers qui appartenaient aux anciens seigneurs. Sauf votre respect, il y en a quelques-uns d'enterrés là.

—Je me souviens, dit Hercule, que le premier escalier de la tour est barré par des grilles, et que j'ai bien enragé, étant enfant, de n'y pouvoir pénétrer.

—Elles sont ouvertes depuis longtemps, je m'en suis aperçu en poursuivant une fois Sultan qui allait aboyer par là, ce qui n'est pas bon signe. Êtes-vous prêt ?

En disant ces mots, Langevin, une lanterne à la main, serrait à la liâte un briquet dans sa poche.

—Pour plus de prudence, passons par ici, le chemin est couvert.

Il ouvrit une fenêtre à deux pieds de terre qui donnait sur le derrière de la maison. Ils enjambèrent le rebord de cette fenêtre et traversèrent un petit terrain enclos de haies où poussaient quelques légumes.

Le ciel blanchissait à peine. Le château, les côteaux voisins, commençaient à paraître, baignés de la brume matinale. Hercule promenait partout des yeux ravis, tandis que Langevin, marchant devant, le pressait à voix basse. Il y avait à traverser un champ découvert avant d'arriver à Beaulieu ; mais Langevin, par excès de précaution, passa derrière les haies. Le capitaine, chemin faisant, s'amusa avec un plaisir d'enfant à considérer autour de lui des objets où s'attachaient ses plus anciens souvenirs ; c'étaient des pans de mur en ruine dont il avait souvent escaladé la brèche ; les grosses pierres qui lui servaient de degrés étaient encore à la même place, seulement un peu plus couvertes de mousses et d'herbes sauvages. Langevin était à chaque instant obligé de le pousser et de le rappeler à la prudence. Ils arrivèrent ainsi devant une poterne à moitié enfouie sous la terre et embarrassée de broussailles. Le sol du fossé s'était exhaussé en cet endroit. Langevin écarta de la main les pierres potidreux qui obstruaient l'ouverture et s'y glissa péniblement. Ils virent en entrant un jour au-dessus de leur tête.

—Voyez-vous, dit Langevin, on pourrait

croire que ce conduit ne sert qu'à monter sur la plate-forme ; c'est pourquoi les bleus, du temps de la guerre, n'ont jamais pénétré dans le château bas, mais vous allez voir.

Il battit le briquet, alluma sa lanterne, et descendit quelques degrés rompus ; ils arrivèrent devant une grille épaisse. Langevin déplaça une pierre qui masquait la vieille serrure scellée dans le mur, poussa vigoureusement, et la grille céda sans bruit. Elle donnait passage dans un escalier qui tournait sans fin et où il n'y avait place que pour un homme à la fois, encore fallait-il marcher avec précaution pour ne se point heurter la tête aux jarois. Cet escalier finissait dans une sorte de galerie étroite où Langevin s'avança le premier en rampant.

—Nous sommes ici, dit-il, dans l'épaisseur des murs, et ces endroits servaient aux soldats de l'ancien temps qui se glissaient partout pour défendre la muraille.

Comme il disait ces mots, la flamme de la lanterne faillit s'éteindre sous le vent d'une troupe hideuse de chauves souris effarouchées qui s'envolèrent en leur rasant le visage. Hercule frissonna, car il avait horreur de ces animaux, et Langevin, qui baissait la tête, lui dit en souriant :

—Ah ! les chauves-souris vous font toujours peur ? Vous souvient-il que j'en avais cloué une sur la grand'porte et que vous ne vouliez plus passer dessous ?

Ils arrivèrent en se détournant dans une haute salle carrée, à grandes voûtes, dont les murs étaient charbonnés de dessins grossiers et bizarres.

—C'est ici, dit Langevin en levant sa lanterne, qu'on mettait les prisonniers, à ce que l'on raconte. On voit encore à la voûte deux crocs, — tenez, les voyez-vous ? — qui servaient à les pendre, et ils demeuraient là pendus au milieu de leurs compagnons pour servir d'exemple. Ces pauvres gens n'avaient d'autre jour qu'un grillage taillé là-haut dans une porte masquée par la terre. Je puis vous laisser ici, ou, si vous aimez mieux, dans un réduit moins obscur qui est là tout près.

Ils s'avancèrent dans une seconde galerie qui allait en pente et qui menait dans un des corps de garde où se réunissaient jadis plusieurs hommes d'armes pour la défense d'un point important des remparts.

—Ici du moins vous verrez plus clair ; dans tous les cas, je vous laisserai ma lanterne, et en quelque endroit que vous demeurerez, je défie bien qu'on vous y cherche.

—Mais, dit Hercule en souriant, de quoi comptez-vous que je puisse vivre ici ?

—Y songez-vous, monsieur Hercule ; je reviendrai avant deux heures, soit pour vous retirer, soit pour vous apporter des vivres. Soyez tranquille, je n'aurai guère autre chose en tête, et, si nous sommes assez heureux pour nous échapper tranquillement, je tâcherai de vous accompagner jusqu'à Saint-Florent.

Le métayer, avec un mouvement de cordialité combattu par le respect, tendit la main au capitaine.

—C'est égal, dit-il pour détourner son attendrissement, vous allez toujours bien vous ennuyer.

EDOUARD OURLIAC.

(Suite et fin au prochain numéro.)

Un déjeuner à la Malmaison.

Au nombre des esprits fiers et indépendants qui refusèrent de se courber devant le despotisme de Napoléon, se distingua tout d'abord Népomucène Lemercier, l'auteur dramatique le plus harlé de son époque, et l'un des caractères les plus fer-

mes parmi tous ceux qui se sont dessinés dans la première moitié du dix-neuvième siècle. A cette fixité, à cette raideur de principes, Lemercier alliait, par un rare privilège, une douceur charmante, la plus parfaite politesse, et une gaieté aussi franche qu'originale dans le commerce de la vie intime. Cet homme remarquable, dont nous nous rappellerons toujours avec plaisir la noble amitié et les longs entretiens, osa, comme on sait, lutter contre le soldat-empereur. " On se plait, nous disait-il, à ne parler que du guerrier, du conquérant ; on ne se doute pas combien il y avait de malice, de finesse, d'esprit italien et français dans le vainqueur de Marengo. Ses partisans, ses admirateurs, ajoutait-il, disent, dans leur enthousiasme, que l'empereur revient de droit à la tragédie, au drame historique, héroïque ; mais Napoléon personnage de comédie sera plus piquant, plus curieux et non moins vrai. Il a joué un petit drame intime avec moi, dans une de ces causeries auxquelles on aimait tant à le voir s'abandonner, dont il me força d'être un des principaux acteurs et qui me fit passer, ainsi qu'un de mes amis qui était le héros de l'affaire, par les plus poignants péripéties.

Le fait que l'illustre écrivain nous raconta nous parut piquant et nous inspira les scènes qui suivent.

Il faut que le lecteur ait la complaisance de se reporter vers l'époque de la république française, à ce temps où le premier consul rêvait déjà l'empire. Ces jours de transition sont curieux à étudier. La France était forte, respectée, admirée au dehors, et bouillonnait d'indignation, d'attente, de conspirations au dedans ; les salons se reformaient : on y faisait une guerre acharnée d'épigrammes aux parvenus, aux fournisseurs, aux dilapidateurs, même aux généraux sans éducation. Les plus ardents conspirateurs en ce genre étaient les royalistes, qui se croyaient sur la voie du retour, qui s'obstinaient à voir un nouveau Monck dans le chef du gouvernement, et qui le faisaient assiéger par Mme Bonaparte et sa tante Mme Fanny de Beaubarnais, bas-bleu sans talent, bel-esprit de l'ancien régime, qui fatiguait le premier consul de ses exigences et de ses ridicules prétentions.

—Ma foi, je ne suis pas fâché de l'expédition matinale que vous m'avez fait faire, mon cher Lemercier. Quelle fraîcheur odorante il fait ici ! on y respire un air pur, une brise embaumée qui berce l'esprit d'idées riantes et poétiques.

—Alors, vous n'avez pas quitté, mon cher Lebrun, l'atmosphère que vous respirez habituellement.

—Ceci, mon ami, est un madrigal dont il faut que je remercie humblement le jeune et sévère auteur d'*Alcibiade*.

—L'éloge juste et mérité est chose si douce à formuler par la plume ou à colorer de paroles harmonieuses, et vous l'avez si bien prouvé dans votre belle ode à Buffon !...

—Oui, louer est doux ; mais l'épigramme incisive, mordante a bien son prix, et je la préfère à tout maintenant. C'est une justice rapide et puissante qui prévient ou réprime le vice, la sottise et même l'ambition. L'épigramme, fille de la satire de Perse et de Juvénal, est cependant toute française, car elle ne procède point de Martial, son créateur, qui la fit courtisane de dix empereurs romains, surtout de ce fou cruel appelé l'omilien.

Que voulez-vous, mon ami ? la nécessité était sa muse, et cette muse terrible vous inspire aussi.

—Je n'ai pas, du moins, cédé à ses obsessions.

Oh ! je le sais, et vos épigrammes contre tout ce qui se fait le prouvent suffisamment ; mais, mon ami, la lutte devient inégale : c'est affronter inutilement un danger réel, imminent. Le nouveau chef du gouvernement ne pardonne pas plus, et peut-être moins les épigrammes que tous ceux qui l'ont précédé.

—Je le sais, mais que voulez-vous ?... Imiterai-je la plupart des écrivains du jour, qui trouvent des vers, de l'inspiration, de la louange pour tout soleil levant ? N'êtes-vous pas profondément affligé, mon cher Lemercier, de la versatilité de nos hommes de lettres ? de voir nos muses si courtisanes ?

—Sans doute. Ce n'est pas une raison cependant pour boudier, fuir le monde, rester dans sa

retraite lorsqu'on a le droit de se réchauffer au soleil de la célébrité et du pouvoir. Le premier magistrat de la république n'est que le dépositaire des rayons de ce soleil, et l'on peut lui demander compte de la manière dont il les dirige ; ou lui dire, comme Diogène à Alexandre, de nous en laisser notre part. Mais je crois que l'on serait fort mal venu de toucher cette corde avec lui... Tenez, laissons ce triste chapitre, et ne pensons qu'au bonheur que l'on goûte en ce lieu. De quel calme on y jouit ! Les disputes joyeuses de tous ces oiseaux que j'entends, ce chant du rossignol qui les domine ; ces suaves parfums de mille fleurs qui portent jusqu'à nous leurs émanations embaumées ont quelque chose d'enchanté qui fait naître mille sensations délicieuses, et moi, je les éprouve plus vivement que vous, mon ami ; car, vous le savez, on dit que l'extinction d'un de nos sens ranime, enrichit et perfectionne tous les autres ; nos organes physiologiques acquièrent de cette perte même une perception plus fine, une sensibilité plus exquise. Je m'en suis souvent convaincu depuis que j'ai eu le malheur d'être frappé de cécité. Je vous remercie donc, mon cher Népomucène, de la promenade sans but, de cette course d'enfant, de poète, que vous m'avez fait faire, et il n'y manquera rien si nous la terminons par un petit repas champêtre et frugal que je ferai, je le sens, avec un vif plaisir.

— Oh ! qu'à cela ne tienne ; je vous promets un excellent déjeuner.

— Fort bien. Au reste, j'ai été tellement préoccupé du charme de notre entretien et du plaisir de la promenade, que je n'ai seulement pas pensé à vous demander de quel côté vous m'avez dirigé.

— Mon cher Lebrun, cette promenade, qui vous a mis de si bonne humeur n'a pas été tout-à-fait sans but, comme vous le pensez ; et, puisqu'il faut tout dire, nous sommes ici dans le parc de la Malmaison, faisant partie de la délicieuse habitation de Mme Bonaparte, où je vous ai amené déjeuner sur l'invitation du premier consul.

— Est-ce une plaisanterie, Lemer cier ?

— Non.

— Y pensez-vous ! moi, chez le premier consul ! Ah ! mon ami, quelle démarche n'avez-vous fait faire là ? Dans quel guépier n'avez-vous conduit ?

— Ecoutez, moi cher Lebrun, écoutez-moi, et vous me blâmez après si vous croyez devoir le faire.

— Eh bien ! voyons, expliquez-moi...

— Vous avez entendu parler de ces réunions infimes composées d'hommes de lettres et d'artistes, que le général Bonaparte aime tant, et dans lesquelles il nous traite en égaux, en amis ?

— Oui. C'est dans ces soirées, qui eurent lieu d'abord au palais du Luxembourg, qu'il habitait après le 18 brumaire, et qui continuent un peu plus rarement aux Tuileries, que le citoyen premier consul de la république française déguise sa dictature et son espoir de se faire bientôt couronner empereur, dit-on ; c'est là qu'il fait le Médecin de la nation, en attendant qu'il en soit l'Auguste, le César.

— Hélas ! oui ; et ce ne sont pas les courtisans ni les encouragements qui lui manquent pour le pousser dans cette voie, s'il a besoin d'y être excité.

— Oh ! je le crois.

— Vous pensez bien aussi, mon cher Lebrun, que je ne figure point parmi ces hommes qui font si bon marché des libertés publiques, et que je renets quelquefois à la place qu'il ne devrait pas quitter notre futur souverain ?

— J'en suis convaincu, mon ami.

— Dernièrement encore, sur la question assez puérile peut-être de savoir quel est le plus grand homme qu'ait vu naître la France, chacun citait son héros selon ses facultés, ses vues, sa position. Lorsque mon tour vint de donner mon avis, je proclamai notre immortel Corneille, grand entre tous les grands hommes de notre pays. — Oh ! voilà bien l'opinion d'un auteur dramatique, s'écria le premier consul. Ces messieurs sont toujours à cheval sur Corneille, qui, après tout, n'est qu'un poète. — Qu'un poète ! répondis-je ; trouvez-moi donc un homme qui parle mieux de guerre, de politique ; qui contrevise avec un si grand sens les avantages ou les inconvénients de

telle ou telle forme de gouvernement ; qui scrute aussi bien les secrets du cœur humain, et mette à découvert d'une manière aussi terrible, aussi frappante, les tourmens cachés de l'ambitieux. Prenant alors mon César en herbe par le bras et le lui serrant avec force, j'ajoutai : Savez-vous rien de plus noble et en même temps de plus politiquement adroit que ces deux vers adressés à Pompée par Sertorius, dans la tragédie qui porte ce nom ?

Ah ! si je vous pouvais rendre à la république, Que je croirais lui faire un présent magnifique !

Je vis bien que le futur empereur avait compris mon allusion, car il sut donner fort adroitement un autre tour à la conversation. Vers la fin de la soirée, se rapprochant de moi, il me dit de ce ton séduisant et caressant qu'il sait si bien prendre quand il le veut : — A propos, mon cher Lemer cier, j'avais oublié de vous dire que je vous ai compris dans les hommes de lettres éminents de notre littérature à qui j'accorde une pension de six mille francs. — Surpris de cette faveur inattendue, je restai, un moment silencieux ; puis, me remettant promptement, je lui répondis : — Je suis on ne peut plus flatté, citoyen premier consul, de cet acte de munificence, et je vous en remercie infiniment ; mais l'état de ma fortune me permet de cultiver les lettres en amateur, et je verrais reporter avec plaisir, avec reconnaissance cette récompense nationale, puisqu'elle est accordée par le premier magistrat de la république, sur un écrivain, un poète qui honore la France, et qui, d'ailleurs, est doublement malheureux par la perte de sa vue et de sa fortune ; cet homme d'un talent si élevé, qu'on a justement surnommé le Pindare français... — Ah ! le poète Lebrun, me répondit le premier consul, d'un air rembruni et en fronçant le sourcil ?... Je ne crois pas qu'il me fasse l'honneur d'être de mes amis. — Puis ayant réfléchi quelque peu, il ajouta : — N'importe, venez jeudi prochain déjeuner avec lui chez ma femme, à la Malmaison. — Vous savez que parfois il nomme ainsi Mme Bonaparte, pour conserver encore, avec quelques-uns de nous, ce ton de simplicité qu'il est si difficile d'implanter dans nos mœurs. Après ces quelques mots dits, de cette manière concise et saccadée que vous lui connaissez, notre homme me quitta assez brusquement, et ne me parla plus de la soirée. Il y a quatre jours de cela, et, ma foi, mon cher Lebrun, j'ai pris sur moi d'accepter cette invitation et de vous amener ici : vous savez tout.

— Fort bien ! je vois que vous avez détourné sur moi le trait qui vous était destiné. Il est vrai que ce trait n'est pas très meurtrier, puisqu'il s'agit d'une riche pension. Je sais qu'on peut se dire d'une manière spécieuse, comme vous avez essayé de me le prouver tout-à-l'heure, qu'être rémunéré ainsi de ses travaux, c'est plutôt recevoir du pays, de ses concitoyens, que du chef de l'état ; mais, n'est-ce pas là ce qu'on appelle une capitulation de conscience ? Et, d'ailleurs, ne savez-vous pas que cet homme résume la volonté générale dans la sienne ? qu'il est militaire avant tout ? Ne voyez-vous pas que sa brusquerie soldatesque se reflète sur tout ce qui l'entoure ? Croyez-vous qu'il me pardonne les terribles épigrammes que j'ai faites même sur l'aveur qu'il nous prépare ?

— Et oui, sans doute, il les a oubliées, ou a voulu les oublier.

— Non, non. C'est un homme qui n'oublie rien ; sa mémoire n'est pas une des parties les moins brillantes de son génie ; il se souvient...

— Oui, de la moindre particularité qui concerne un de ses soldats, mais non des choses littéraires.

— Oh ! je crains bien que vous ne m'avez amené ici pour y subir un affront, ou quelque acte de brutalité militaire, comme ceux que son prédécesseur Barras s'est permis à l'égard de certains journalistes républicains, qu'il a fait séquestrer et punir arbitrairement.

— Quoi ! vous pouvez penser ?...

— Vous êtes jeune, Lemer cier, et parce que vous avez une âme noble, vous croyez à la générosité.

— En vérité, mon respectable ami, vous me faites partager vos scrupules et vos craintes...

— Ce que nous avons de mieux à faire, je crois, c'est de déléguer sans tambour ni trompette. Il y a quatre jours, m'avez-vous dit, qu'il vous a

donné ce rendez-vous, et probablement il ne s'en souvient plus.

— Y pensez-vous, quand vous venez de me dire qu'il a une mémoire excellente ?

— Qui c'est vrai. Que faire ?...

— J'entends marcher dans cette allée, je crois ; venez, retirons-nous dans un de ces bosquets touffus, et tenons-y un conseil de guerre pour décider si nous affronterons l'ennemi, ou s'il n'est pas plus prudent de battre en retraite devant le conquérant de l'Italie et le vainqueur de l'Égypte.

C'était le premier consul lui-même qui, matinal comme à l'ordinaire, venait respirer le frais dans les allées ombreuses de sa délicieuse habitation, et donner passage dans la solitude aux rapides et nombreuses pensées qui bouillonnaient dans son vaste cerveau.

Il vient de décaucher une lettre, et lit :

« Quelque soit leur conduite apparente, des hommes tels que vous, monsieur, n'inspirent jamais d'inquiétude. Vous avez accepté une place éminente, et je vous en suis gré. Mieux que personne, vous savez ce qu'il faut de force et de puissance pour faire le bonheur d'une grande nation. Sauvez la France de ses propres fureurs, vous aurez rempli le premier vœu de mon cœur. Rendez-lui son roi, et les générations futures béniront votre mémoire. Vous serez toujours trop nécessaire à l'état pour que je puisse acquitter par des places importantes la dette de mon aïeul et la mienne.

Signé LOUIS.

Que répondre ? Je ne suis trop... ma foi... rien (1). Mon silence paraîtra plus significatif à M. le comte de Lille, qui signe Louis comme s'il était déjà sur le trône, ou comme s'il l'eût toujours occupé. N'importe ! c'est un embarras. Citoyen Lebrun ! citoyen Lebrun !... Vous n'avez fait troisième consul pour me transmettre de pareils messages ? Vous auriez pu vous dispenser de vous faire l'intermédiaire de cette communication, de cette sottise lettre ! Sottise ? non pas. C'est adroit. M. le comte de Provence, ou de Lille, que sais-je ? a la prétention d'être auteur comme Lebrun. Lebrun, homme froid, sec, poli, doit être flatté d'une pareille marque de confiance de l'ex-*altesse* royale... ils sont si vains ces hommes de lettres ! si accessibles à la louange ! C'est de l'abbé de Montesquiou, me dit Lebrun dans sa lettre, qu'il a reçu cette communication. Oh ! ... Décidément, je ne répondrai pas à M. le comte de Lille, qui devrait comprendre qu'il lui faudrait marcher sur cent mille cadavres pour venir parodier en France Charles II d'Angleterre.

HENRI BLANCHARD.

(Feuilleton du National.)

Critique.

LES AUTEURS DÉGUIZÉS (2).

La pensée qui a dicté ce recueil — j'aurais dire cette dénonciation — n'est rien moins que bienveillante. Le bibliographe zélé qui s'est mis, comme il le dit lui-même, à pourchasser les pseudonymes, en a gardé une espèce d'aveersion, pour son gibier. Il le happe à belles dents et le déplaime sans miséricorde, comme certains *pointers* la caille trop grasse, la grive enivrée de raisins, la perdrix étourdie qui s'est laissée prendre au gîte : pseudonyme et faussaire, il les voit presque du même œil, et parmi les motifs qu'on peut avoir pour mettre un masque avant de monter sur la scène littéraire, il ne mentionne que les moins honorables.

Ainsi, pour lui, la première variété du genre pseudonyme se compose de gens encore imbus du préjugé nobiliaire en vertu duquel, jadis, on se glorifiait de son ignorance. Le bibliographe suppose — et selon nous très gratuitement — qu'il

(1) Plus tard le premier consul répondit négativement à une nouvelle missive de celui qui s'appelait dès lors Louis XVIII.

(2) Les auteurs déguizés de la littérature française au 19^e siècle, essai bibliographique pour servir de supplément aux recherches de A. Barbier sur les ouvrages pseudonymes, par J. H. Quéraud. Paris, 1845. — Se vend rue Jacob, 33.

est des gentilshommes assez scrupuleux pour ne pas se permettre de déroger en s'affichant comme gens de lettres. Où voit-on des monomanes de cette force ? Quel *voltigeur* suranné se refuserait ou refuserait à son fils le plaisir d'avouer un livre qu'il aurait composé ? On sait trop aujourd'hui que les seuls parchemins ne mènent à rien et que l'intelligence mène à tout. On pourrait dire de la gloire des lettres ce que Napoléon disait de la république : *Aveugle qui la nie !* Aveugle en effet, car les fonctions que la plus haute noblesse se réservait autrefois dans l'état ne sont plus occupées par les plus anciens, mais par les plus lettrés des gentilshommes. Les grandes ambassades appartiennent à des historiens, à des romanciers, à des traducteurs de drames étrangers, tous plus ou moins journalistes, qui l'ont été naguère, le sont peut-être encore, et le seront certainement quelque jour. Le mois dernier, un malin nouvelliste n'a-t-il pas découvert sous certaine signature fameuse (en soi puce à queue) l'étoffe d'un vaudevilliste discret ? M. de Châteaubriand n'est-il pas feuilletoniste ? à son corps défendant, je le veux bien ; mais il l'est pourtant ; M. de Lamartine l'est aussi. Bref, nous ne savons qu'un due (l'un des plus nouveaux, le due d'Isly) à qui pareille dérogation ne soit pas permise. Et ce n'est pas sans regret qu'il se l'interdit : le prurit des barbouilleurs de papier — *cucoethes scribendi* — l'a tourmenté bien souvent, entre un rêve de bataille et un plan d'éducation à l'usage des navets. Enfin, et pour terminer notre démonstration par une preuve à l'usage du bibliographe, nous lui citerons un catalogue de librairie où pas un livre n'est offert sans la garantie — que vaut-elle ! — d'un blason prouvé. C'est celui d'un intelligent éditeur, homonyme du plus célèbre traducteur de Plutarque, et que nous ne désignerons pas autrement, pour ne pas le chagriner en ayant l'air de lui reprocher cette innocente manie.

En Angleterre, il en est de même qu'en France, sous ce rapport du moins. Parmi les *fellows* de Cambridge ou d'Oxford qui viennent siéger à la chambre des pairs, bon nombre ont sur la conscience quelque prix de prose latine ou de vers grecs. Croyez-vous qu'ils aiment à tenir sous le boisseau cette érudition péniblement acquise ? non vraiment ; et loin de la laisser oublier, il n'est pas de keepsake où ils hésitent à se produire, et sans masque, avec leurs grands noms *emmarchés* dans quelque petit sonnet, pour parler comme M. Victor Hugo. Lord Mahon, l'héritier des Stanhope, écrit en anglais et même en français des opuscules historiques dont il accorde la primeur aux revues. Lord Francis Egerton, lord John Russell, lord John Manners, lord Beaumont figurent parmi les écrivains dramatiques des Trois-Royaumes. Lord Brougham (Brougham et Vaux) avoue fort bien ses travaux littéraires, et le prince Albert lui-même n'a-t-il pas signé quelque méchant madrigal ?

En Espagne, le ministre des affaires étrangères est coupable de quelques gros romans, de plusieurs tragédies, voire même d'un mélodrame français, jadis assez mal reçu à la Porte-St-Martin ; et les premières dignités politiques ont été prodiguées au rédacteur en chef d'un petit journal satirique ! Ils ont passé sur le corps l'un et l'autre aux plus fiers représentants de la grandesse.

Ainsi donc, sans insister davantage, le pseudonyme pour cause de noblesse est complètement absurde. Ce n'est peut-être pas une raison pour qu'il fût très rare ; mais, jusqu'à preuve contraire, nous le regarderons comme tel, et l'*Essai* de M. Quérard ne nous fournit point cette preuve. Le plus grand nombre des pseudonymes déguise, au contraire, des noms comme ceux-ci : Foliquet, Supernant, Lecoq, Chaumont, Paban, Chapeau, Gobet, Delamothe, etc., etc.

La seconde catégorie des pseudonymes est celle des "hauts fonctionnaires et des graves magistrats, qui ne peuvent pas avouer certaines productions légères dont l'intitulé hurlerait avec leurs fonctions et ferait scandale." Entendons-nous, bibliographe. Il pouvait en arriver ainsi au temps jadis : mais, en matière de scandale, nous sommes tellement blasés, les palinodies les plus honteuses ont été si souvent reprochées à ces "fonctionnaires haut placés," à ces "graves magistrats," qu'une petite inconséquence littéraire, une débauche d'esprit leur serait plutôt tenue à honneur. Les chansonnettes de M. Guernon-Ranville, les quatrains de M. Martin (du Nord), la complainte du *Maire d'Eu*, par un préfet bien connu, voilà-t-il pas de quoi s'ébahir ! La différence des genres ou le mérite de la poésie les distinguent seules des satires de M. Viennet, pair de France, ou des tragédies de M. Liadières, l'un des champions du parti conservateur. Encore ne parlerons-nous pas des bouffonneries sérieuses de ces messieurs, qui passent, et de beaucoup, leurs bouffonneries après boire. — Au surplus, M. Quérard, sur ce point comme sur l'autre, est démenti par son livre même. Et à part Louis-Philippe I^{er}, que nous ne savions pas s'être abrité sous le nom de Vatout pour écrire le Catalogue historique et descriptif des tableaux appartenant à S. A. R. Mgr. le due d'Orléans (1825-26), nous n'avons remarqué aucun de ces scrupules justifiés par le rang ou la position de l'écrivain. Serait-ce, par exemple, M. Bernard, aujourd'hui député, qui, prévoyant sa destinée parlementaire, signait du nom d'Auguste, en 1808, deux romans inconnus (*Tancrede, Décence et Volupté*) ? ou M. Vatout, dont nous parlions tout à l'heure, qui, suivant l'exemple de son royal collaborateur, a pris un jour le nom de *Bergami* pour écrire l'auto-biographie de ce groom célèbre, de même qu'il avait écrit celle du due de Montpensier sous le nom de ce prince ? ou M. Napoléon Landais, que sa célébrité philologique force à se dissimuler en certaines occasions pour lesquelles il a un pseudonyme *couleur de muraille* : le réformateur de la langue s'appelle en ces occasions Eugène de Massy ? En vérité, de ces précautions l'une vaut l'autre : elles ressemblent aux soins jaloux de Bartholo.

Il en est, cependant, que nous comprenons davantage, en supposant que le bibliographe ne soit pas sujet à se tromper quelquefois. Et s'il est vrai qu'Henri Monnier, le plaisant par excellence, soit le même personnage que M. Monnier de la Sizeranne (ce dernier n'est-il pas député ?) nous trouvons tout naturel qu'un être si singulièrement complexe cherche à dissimuler son double rôle. Mais, encore une fois, M. Quérard est-il bien certain de ce qu'il avance-là ? Ne fait-il pas quelque confusion pareille à celle du marchand de peaux de lapin ? Qu'il y prenne garde, ces erreurs mènent loin.

Au reste, en plus de circonstances qu'il ne l'a fait, le bibliographe eût dû joindre des notes explicatives à des mentions qui ne pouvaient se passer de preuves.

Le docteur Bennati, par exemple ; bien des gens l'ont connu, il a guéri plus d'un larynx endommagé. Lablache, dont il combattait la magnifique obésité ; Tamburini, tous les artistes italiens, dont il était le conseil, seraient prêts à se porter garans de son existence. Comment son nom figure-t-il à la colonne des pseudonymes comme ayant servi à deux écrivains : Julia Fontanelle et Scipion Pinel ? Ces messieurs ont-ils revêtu la peau d'un mort ? Ou bien, Bennati vivant, se servait-il de leurs plumes ? Voilà ce qu'il fallait dire, car une interprétation qui peut être double fait planer sur trois noms une imputation douteuse.

Reprenons la classification des pseudonymes, toujours d'après notre auteur. "De semblables

ménagemens doivent être gardés par toutes les personnes appartenant de près ou de loin à l'administration." Encore une idée d'autrefois. Les ministères fournissent à la littérature dramatique et au feuilleton non pas seulement des œuvres, mais des signatures très authentiques et très estimées. Parle-t-on des administrations privées ? Nous lui dirons alors que les hôpitaux, les pompes funèbres ont leurs vaudevillistes avoués. Cependant, nous ignorions qu'un des auteurs de *l'Omelette fantasque* fût le directeur de l'hospice Necker. Les bouillons qu'il fait distribuer à ses malades ressemblent-ils au plat savoureux si long-temps et si vainement poursuivi par Ravel ?

"Le pseudonyme est encore employé pour remplacer des noms mal sonnans qui dépareraient le titre d'un ouvrage littéraire : *Canard, Cornu, Cochon*, etc." Passe pour celui-là, Voltaire et d'Alembert en ont donné l'exemple, suivi de nos jours par Alexandre Duval et par un fécond vaudevilliste qui se fait appeler *Burgos*. Les motifs de l'une et l'autre transformation sont également légitimes et ne manquent pas d'analogie. Il est très concevable qu'on n'aime pas à signer : Jenny Dufourquet, ou Jules Bordier, une nouvelle sentimentale ; et que Mlle Desormeaux, pour publier de soi-disant mémoires historiques, coupe en deux son nom bourgeois, dont les deux premières syllabes, dûment séparées, donnent tout de suite à son œuvre un cachet aristocratique. Nous comprenons que la *Contemporaine* ne voulût pas compliquer son existence d'une appellation difficile, et s'appelât *Ida St. Elme* au lieu de Van Aylde Jonghe, son vrai nom. Mais dans ce genre, il est des caprices inexplicables. Celui d'un M. Borgnet, qui signe Jérôme Pimpurniaux ; d'un M. Causon (de St-Malo) qui se fait appeler tantôt le comte de Courchamps, tantôt la marquise de Créquy, et tantôt l'auteur du *Val Funeste* ; ou celui de M. Frédéric Fayot, qui se plaît à écrire indifféremment sous le nom de Carême ou celui de Mme la comtesse Molé. Bon pour M. Valery, dont le père s'appelait Pasquin.

"Chez quelques-uns de nos écrivains, le pseudonyme a pour cause le besoin d'amorcer le public par un nom nouveau, le premier ne produisant plus d'effet, ou parce que l'écrivain a renoncé à son genre primitif." — Franchement, cette logique passe notre intelligence. Un nom nouveau n'amorce point le public, bien au contraire ; et nous en avons la preuve dans ces vieux noms qui, après avoir signé des œuvres applaudies, servent d'étiquette à une multitude de productions dépourvues de toute valeur intrinsèque. M. Quérard sait mieux que nous les détails de cette spéculation, qui met au service d'une imagination aux abois trois ou quatre pensées suppléantes, misérable trafic où le talent qui n'est plus sert trop souvent d'ége de au talent qui n'est pas ; transaction effrontée qu'un jeune écrivain a essayé de flétrir en provoquant tout récemment une décision de la Société des gens de lettres contre la mise en commandite des noms d'auteur (1).

M. Quérard connaît ces faits déplorables et cherche volontiers l'occasion de les rappeler au public. Il nous apprend que M. Dumas — on peut en user sans scrupule avec ce nom prodigé — a servi tour à tour de parrain littéraire à bon nombre de conteurs moins connus : au général Dermoncourt pour *Madame la Vendée* ; à M. Gosselin pour une traduction de *Jacques*

(1) M. E. de Mirecour demandait qu'on désavouât au nom de la Société les bruits répandus sur le compte d'un chef d'atelier littéraire. La société s'y est refusée, attendu que les odieux tripotages dont avait parlé l'auteur de la motion n'étaient hélas ! que trop réels. — Voir la motion de M. de Mirecour et le compte-rendu de la séance. Paris, imprimerie Duverger, 1845.

Ortiz, le roman d'Ugo Foscolo ; à M. Maquet pour le *Chevalier d'Harmental*. Il a retrouvé le *Jeune homme timide*, qui a procuré à M. Dumas de si agréables impressions de voyage ; il l'a retrouvé, lisons-nous, dans le tome 27 du *Mercur*, publié en l'an 27 ; mais, nous devons le dire, le chercheur de pseudonymes s'est arrêté en chemin et n'a pas complété sa tâche. Il eût aisément découvert que Froissard et Benvenuto Cellini, MM. Leuven et Brunswick, la *Revue Britannique*, M. Méry (et combien d'autres encore ?) ont à revendiquer une part assez importante dans la fécondité merveilleuse du plus crépu de nos romanciers.

Quant à la différence des genres traités tour à tour par le même écrivain, elle n'est plus, comme elle a pu l'être jadis, un motif au changement de nom. A peine ce changement s'expliquerait-il si un membre de l'Académie des Sciences morales et politiques se rendait coupable d'un vaudeville égrillard, ou si Mme Eugénie Foa (Eugénie-Rebecca Rodrigues), ce Berquin femelle, publiait tout-à-coup, par impossible, les *Mémoires d'une Femme incomprise*. A part de pareilles escapades, on s'est habitué par degrés à voir le même écrivain s'abandonner aux inspirations les plus diverses, et comme eussent dit nos anciens, porter son encens à toutes les muses. C'est le petit nombre qui s'en tient à un seul genre de productions, et circonscrit le champ de ses études. Au contraire, la renommée du conteur accrédité plus d'un historien, et vice versa. Le poète élégant tend au drame et ne refuse pas le pamphlet politique. On fait, entre deux romans, une halte dans la critique ou dans l'archéologie et tout cela sans croire à l'incompatibilité de ces différentes vocations, de ces transformations capricieuses. Ceux qui laissent voir, à cet égard, le plus de timidité, sont précisément ceux qui abusent le moins du droit qu'on a de se modifier suivant les successifs appels de l'intelligence. Le livre de Timon sur *les Orateurs* aurait fort bien pu être signé par M. Cormenin, si sérieux qu'aient été ses premiers ouvrages.

« Chez beaucoup d'auteurs perdus de dettes, le pseudonyme est un préservatif contre les poursuites des créanciers, etc. » Sans aucun doute, ceci peut arriver, aujourd'hui surtout que les avenues du feuilleton sont encombrées partout de pauvres jeunes gens abusés à qui le moindre encouragement fait présager les plus brillants destins. Cependant, un fatal dilemme les arrêtera bientôt : ou bien le pseudonyme aura l'éclat nécessaire pour devenir une valeur négociable et figurer avec efficacité au bas des traités tirés sur la caisse des journaux ; ou bien ce pseudonyme, rarement aperçu, se confondra humblement avec les noms de ces braves gens à qui, par hasard ou par complaisance, on accorde une insertion isolée. Dans le premier cas, il ne faudra pas long-temps pour que le pseudonyme, percé à jour, ne devienne un préservatif fort insuffisant contre l'ardeur sagace des créanciers et de leurs rancors. Dans le second, les avantages du mystère ne balanceront pas ses inconvénients : le relief donné à l'individu par la moindre publicité littéraire vaut mieux que les misérables sommes dont il peut frustrer ses fournisseurs.

Le même raisonnement s'applique, et bien mieux encore, à ceux qui chercheraient dans le pseudonyme un abri contre la rancune que leurs écrits peuvent soulever : dès que cette rancune existe, le faux nom cesse d'avoir effet. Un pseudonyme, de nos jours, n'est point un masque à proprement parler, ou, s'il l'est, c'est pour quelques semaines au plus. Passé ce temps, les dépités, les bibliographes, les petits journaux en font justice. L'anonyme est moins dangereux ; il n'a point cette mine aga-

cante, cette transparence du voile, plus irritante que la plus franche nudité. C'est lui qu'adoptent de préférence les misérables sycophantes qui veulent avoir les amers plaisirs de la calomnie, sans s'exposer aux dangers qu'elle entraîne.

Dieu merci ! nous sommes au bout de ces interprétations désobligeantes, parmi lesquelles ne s'est pas glissée une seule suggestion en faveur des infortunés pseudonymes. Eh quoi ! pourtant ? Nous refusera-t-on le droit de chercher l'obscurité comme d'autres cherchent la lumière ? de craindre pour notre nom, pour ce nom que portent avec nous ceux que nous aimons le mieux et respectons le plus, le triste apanage de bruit et d'injures qui suit la plus humble notoriété ? Nous refusez-vous le bon sens qui réduit à leur juste valeur nos improvisations incomplètes, à peine honnes pour le jour qui les voit naître et mourir ? Regardez-vous comme impossible l'abnégation (si facile, au contraire), qui nous porte à refuser, non pas la responsabilité morale ou la responsabilité personnelle de ce que nous écrivons, mais cette célébrité banale que partagent tant de noms si bien faits pour rester obscurs. En ce cas, vraiment, vous nous faites tort. Autant la gloire est enviable, autant la réputation l'est peu de nos jours. L'une est plus rare que jamais, l'autre n'a jamais été plus prodiguée ni repartie plus injustement. Tel a cherché longtemps, qui ne l'attendait plus, et la voit arriver à propos de rien, à l'improviste, comme un ruban de la Légion d'Honneur. Croit-il l'avoir méritée ? Nous lui conseillerons une petite épreuve. Qu'il cache sous un pseudonyme sa récente célébrité ; c'est à peine si l'obstination du bibliographe saura l'y déterrer. Sans M. Quérard, aurait-on jamais su que M. Galoppe d'Onquaire, l'auteur de *la Femme de quarante ans*, a écrit, en 1844, sous le nom de Petrus Noële, un poème intitulé *le Siège de la Sorbonne* ?

Permettez donc que l'on se rende justice et que l'on se refuse l'honneur équivoque d'être montré au doigt par quelque provincial naïf qui fait collection d'autographes et de physionomies littéraires. Si peu qu'on ait à mettre le nez dehors, il est doux de ne pas traîner après soi sa pourpre tachée d'encre, son piédestal boiteux, sa lyre incommode, tout le bagage de l'écrivain en tournée. De notre temps, où le niveau de la vie civile pèse également sur tous, il est bien entendu de ne point commettre l'un avec l'autre, l'être qui pense et l'être qui agit, le poète et l'adjoint au maire, — M. Beudin, qui est à la chambre, et M. Dinoux, qui a collaboré à des mélodrames ; — le vaudevilliste et le conseiller d'État, — M. Amelot, maître des requêtes, et M. Edmond, qui a fait *Mon Cousin Lazure* ; — le peintre de mœurs, qui se moque de la garde nationale, et le citoyen soldat que d'honorables suffrages portent au grade de capitaine.

Le plus grand nombre des pseudonymes appartiennent à la classe des auteurs dramatiques. Pour peu que vous ayez assisté à une première représentation, vous ne serez pas étonnés qu'il en soit ainsi. Si le hasard est roi quelque part, certes, c'est devant le tribunal orageux du parterre : si, par un insuccès littéraire, vous compromettez votre nom, ce n'est jamais autant qu'au théâtre. Pour un couplet mal chanté, pour une entrée retardée, pour une fausse note, pour un décor maladroît, vous encouragez l'anathème ; et quel anathème. Plus que les misérables attachés au carcan, plus que la chaîne immonde qui court en chantant vers les galères ; l'auteur novice ou mal interprété subit les humiliantes clameurs, les huées dérisoires, les sifflets acharnés de la foule. Il aurait tué son père ou trahi son pays qu'on ne lui témoignerait pas d'une manière plus éner-

gique l'exécration et le mépris qu'il inspire. Au fond, il est vrai, ces imprécations ne signifient rien. Chaque siffleur, pris à part, n'en veut pas le moins du monde au malheureux dont il semble demander la tête. Le soir même, il souperait avec lui, très cordialement. Cependant, convenons-en, ce doit être une terrible épreuve que de jeter son nom à des voix si outrageantes. En ces occasions, M. Scribe s'appelle Eugène ou Félix ; M. Ancelot, Ernest Goderville ou St.-Bris ; M. Bayard, Léon Picard ; MM. Dartouis, Achille ou Armand ; M. Théaulon, Léon ; M. Varin, Victor, etc.

S'ensuit-il qu'il les faille pendre, tous ces braves gens, ou même les gourmander trop aigrement ? Ce n'est pas notre avis. Le pseudonyme n'est rien par lui-même : selon qu'il a pour motif une lâche dissimulation, ou une crainte permise, ou une modestie sincère, il est ou délit, ou ruse innocente, ou même acte méritoire. C'est donc avec un discernement équitable et dans un esprit d'hostilité mieux dirigé que nous voudrions voir s'occuper de leur tâche ingrate, et jusqu'à certain point contestable, les successeurs actuels des Baillet, des Detune, des Van-Thol et des Barbier. Ils n'auront pas à s'offusquer de ce vœu, formé par un pseudonyme dont ils ont sans trop de raison alarmé la conscience et gêné l'incognito volontaire.

OLD NICK.

Courrier de Paris.

Qui n'a pas vu sortir d'un des vastes hôtels qui s'élèvent sur le boulevard Montmartre, dans la partie faisant face au Passage des Panoramas, un petit homme qu'à coup sûr il eût été difficile de prendre pour l'Antinous ou pour l'Apollon du Belvédère : il était gros et court ; son corps, dont les lignes et les contours étaient loin d'offrir à l'œil la finesse et l'harmonie d'un dessin correct et irréprochable, aboutissait, par le haut, à une tête énorme, surmontée d'une perruque brune artistement préparée, et s'adaptant à un cou épais et très-visiblement contourné ; le menton causait habituellement avec une des deux épaules du personnage ; était-ce la droite ? était-ce la gauche ? je ne m'en souviens pas positivement. Les chairs étaient lourdes et mates, les yeux petits et saillants ; et l'expression générale du visage, qu'on aurait pris d'abord, à son immobilité et à ses tons blasés, pour un débris de momie, ne manquait pas, en y regardant bien, d'intelligence et de finesse.

Il était d'ailleurs vêtu avec une recherche singulière qui ne faisait qu'ajouter à la bizarrerie de sa construction naturelle : c'était une redingote ou un habit de couleur tendre ou éclatante qui serrait scrupuleusement, d'un air lest et dégagé, cette taille compromise et fort peu comparable à la liane flexible et au palmier ; des bagues étincelaient aux doigts ; la chaîne d'or et le diamant décoraient la poitrine et le cou l'un dans l'autre enfoncés ; tantôt il montait péniblement, soulevé par un valet, dans un équipage qui stationnait à sa porte ; tantôt, si le soleil brillait, si l'asphalte était sec, il faisait sur le boulevard qui s'étend de la rue Grange-Batelière à la rue Taitbout, une promenade lente, difficile, à pas comptés. A voir ce corps roide et tout d'une pièce, qui ne se mouvait que par le moyen de deux petites jambes emmanchées de deux pieds rebelles, on ne savait si on voyait passer un homme ou un automate mu par quelque secret ressort.

C'était le prince Tufiakine, le plus connu des princes sur le boulevard Italien, dans la région des Champs-Élysées et de l'Opéra. Il était Russe de naissance, comme son nom l'indiquait, mais Parisien, à force de persévérance et d'assiduité. Et en effet, le prince Tufiakine habitait Paris depuis 1801, sauf le temps qu'il fut obligé d'aller passer en Russie, pendant les guerres de Napoléon contre le czar ; mais le souvenir de la vie de Paris l'avait suivi à Saint-Petersbourg et l'occupait si fort, au milieu des charges et des honneurs dont il était revêtu, que l'empereur, jugeant que c'était là un cas d'humanité, lui avait permis de revenir au boulevard Montmartre,

qu'il n'a plus quitté depuis vingt-cinq ans, si ce n'est l'autre jour, pour aller prendre son dernier domicile au cimetière du Père Lachaise, dont les princes eux-mêmes, russes et autres, ne sont pas exempts; il avait une fortune considérable; il aimait les chevaux et les Aspasies; il donnait des bals et des fêtes; prince regrettable! jusqu'à l'âge avancé où il vient de mourir, il a recherché les scènes d'Othello, moins l'innocence de Desdémone. Son testament laisse, dit-on, des témoignages nombreux et palpables de sa satisfaction et de son souvenir à ses amis et à ses amies; on parle surtout d'un legs de deux cent mille francs par tête, destiné à deux demoiselles... de charité qui étaient particulièrement et intimement attachées à sa personne et à son service. La mort du prince Tufiakim enlève au boulevard Montmartre un de ses ornements, à Paris une de ses curiosités, et à ce double titre nous lui devons une mention nécrologique.

Nous passons d'un prince à un porteur d'eau; pourquoi pas? devant la mort, sauf la magnificence du catafalque et la finesse du drap mortuaire, où est le porteur d'eau? où est le prince? Or, un jour, notre porteur d'eau trouve sur le seuil de sa porte un enfant abandonné; quoique pauvre, il le recueille et l'élève comme son fils. Qu'eût fait de mieux un prince? L'enfant devenu grand garçon, se trouve être un jeune homme des plus distingués, et si distingué qu'il aime la fille d'un marquis et en est aimé; mais le marquis n'est pas de l'avis de sa fille sur les porteurs d'eau, et ne tient pas à choisir un gendre dans cette classe hydraulique; cette humeur dédaigneuse et récalcitrante du marquis jette les deux amants dans le désespoir; les larmes qu'ils répandent empliraient sans peine le tonneau du porteur aquatique, quand tout à-coup, on découvre, par un de ces hasards providentiels, que la fille du marquis n'est pas sa fille, mais bien celle du porteur d'eau, et que le fils du porteur d'eau n'est pas son fils, mais celui du marquis; tous deux avaient été enlevés ensemble dans leur enfance et troqués l'un contre l'autre. Le marquis n'hésite donc plus à donner pour femme à son fils, élevé comme un porteur d'eau, la fille du porteur d'eau qui a reçu l'éducation d'une marquise. C'est là tout ce que la littérature dramatique a imaginé de nouveau cette semaine: Cette rareté se joue au théâtre du Vaudeville; le succès a constamment flotté entre deux eaux.

On connaît la passion de M. le comte de Castellanne pour l'art théâtral; il a, depuis longtemps, élevé dans son hôtel de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, une salle de spectacle où les Mars, les Talma et les Rachel en espérance, reçoivent une hospitalité princière, et exercent leurs talents naissants ou à naître. La fête dramatique donnée samedi dernier par M. de Castellanne laissera un magnifique souvenir aux élus qui ont eu l'agrément d'y assister; on a dansé, on a chanté, on a joué le ballet et l'opéra-comique; la salle était éblouissante de fleurs et de jolis visages; il n'y manquait que le prince Tufiakim, parmi les célébrités et les eccentricités parisiennes; mais comme on l'a vu plus haut, le prince avait une excellente raison, un motif des plus valables pour s'excuser de n'être pas venu. M. de Castellanne sait trop bien vivre pour lui en vouloir.

Nous nommons M. de Castellanne, et c'est plutôt madame de Castellanne qu'il faudrait dire: depuis qu'une des plus jolies femmes de Paris, mademoiselle de Villoutreys, est devenue madame la comtesse de Castellanne, l'astre du comte ne s'est point éclipsé, si l'on veut, mais il s'est si bien réuni à celui de sa femme, qu'on ne l'aperçoit plus guère, et que celui de madame de Castellanne seul el arme, brille, éblouit; on ne s'en étonnera pas, en apprenant que madame de Castellanne a vingt ans, et que monsieur en a le triple! La jeunesse de madame de Castellanne répand un nouveau jour, un éclat plus aimable et plus brillant sur ces fêtes du faubourg Saint-Honoré; l'hôtel tout entier s'est rajeuni; les salons ont renouvelé leur parure; tout y respire d'une magnificence récemment sortie de l'atelier du décorateur et des magasins du tapissier; les arbustes sont plus nombreux et les fleurs plus odorantes. Les lustres jettent des feux plus ardents et plus vifs; on sent que la baguette magique de la jeunesse, la plus puissante et la plus belle des fées, a touché tout à coup le noir hôtel et l'a métamorphosé en un palais charmant, le

dotant de toutes les grâces du goût le plus fin, de toute la magnificence du luxe intelligent; M. de Castellanne lui-même en paraît étonné, et ressemble, au milieu de ce rajeunissement qui éclate de tous côtés autour de lui, à un arbre sans feuilles, égaré au milieu d'un frais parterre qui vient d'éclorer et de s'épanouir.

Le Salon s'est ouvert ce matin; nous laissons à de plus savants que nous le soin de le juger et de faire l'examen des chefs-d'œuvre, s'il y en a, et des *croûtes* qui ne sauraient y manquer. On nous permettra seulement de donner ici l'esquisse de quelques scènes pittoresques, et prises sur nature, qui se passent toujours avant et pendant l'exposition de peinture. Ce sont des petits drames en forme de hors-d'œuvre, des petits comédies accessoires qui ne préjugent en rien le mérite de nos Phidias et de nos Apelles, et appartiennent seulement à ce qu'on nomme: Croquis de mœurs artistiques.

Voyez-vous ces long cheveux plats, ces moustaches retroussées, ces mains armées du pinceau et de la palette, ces yeux ardemment fixés sur une vaste toile, ces doigts qui barbouillent des couleurs; ce sont des grands qui se hâtent de terminer la toile d'un *rapin maître*; il n'y a pas de temps à perdre; la dernière heure va sonner; le jury d'examen est sous les armes; oui, hâtez-vous, mes chers Raphaël, dépêchez-vous mes petits Michel-Ange, si vous voulez arriver à temps, et qu'on ne vous jette pas la porte sur le nez. Aussi, comme il est expédient le chef-d'œuvre! Quels coups de pinceau! Le corps courbé, le jarret tendu, ils s'y mettent de tous leurs poings, et sont là cinq ou six qui seront bien heureux s'ils ont seulement du talent comme quatre.

La ville en est encombrée; voici la nation des peintres, des sculpteurs, des dessinateurs, des architectes, qui se précipitent à travers rues, pour gagner le Louvre et tâcher de se faire jour au milieu de ce grand champ de bataille jonché de plâtre, de marbre et de couleurs; l'un porte son petit paysage sous le bras; l'autre son portrait de famille; et le tableau d'histoire! et le table au sacré! et les Christs au tombeau! et les batailles de l'Isli! et les images royales de S. M. Louis-Philippe, des princesses et des princes qui pullulent et débordent! L'art succombe sous le faix! les portefaix courbent le dos!

Ce n'est pas tout que de mettre du jaune sur du rouge et du blanc sur du vert; ce n'est pas tout que de gretter et de se morfondre sur une toile, pendant ces mois entiers; ce n'est pas tout que de mettre en réquisition les commissionnaires du coin pour voirer ses chefs-d'œuvre; ce n'est pas tout que d'avoir du talent; ce n'est pas tout que de n'en avoir pas; il faut encore plaire à M. M. du jury.

Ah! que l'incertitude est un affreux tourment, a dit un poète dont j'oublie le nom, mais qui n'est pas un très-grand poète; ces trois infortunés qui s'offrent à vous en ce moment, autour d'un poêle, l'un embrassant le tuyau avec anxiété, l'autre tenant son genou à deux mains, le troisième debout, le crâne déconcerté, la main dans ses poches, immobile, dans l'attitude d'un homme parfaitement absorbé par une pensée quelconque; ces trois messieurs, dis-je, vous représentent les tourments de cette même incertitude dont mon vers alexandrin vous parlait là haut; ils attendent la décision du jury; douleur sans égale! martyre à nul autre pareil, qui dure pen lant vingt jours, du 20 février au 15 mars! Tantale est à la noce, en comparaison du supplice que ces braves artistes endurent, et le gril de saint Laurent est un véritable lit de roses.

Enfin les portes s'ouvrent! toute l'armée artistique se précipite à la fois dans les salles d'exposition et sur le livret: Y suis-je? n'y suis-je pas? tel est le cri d'angoisse qui retentit aux alentours et sous les voûtes du vieux Louvre; leurs yeux impatientes, éblouis, hargnés, interrogent la liste alphabétique réservée aux élus; les uns pâlisent en se voyant absents de ce livre de béatitude; les autres bondissent en s'y trouvant inscrits en toutes lettres, noms, prénoms et le reste. Quelle gloire! m'y voici enfin; ceux là fumeront dix cigares de plus dans la soirée, et se noieront dans la bière et dans le petit verre avec jubilation.

Cependant le malheureux éconduit reprend sa toile et son cadre avec désespoir; il croise les bras; il fronce le sourcil; il se dresse sur les ta-

lons, comme un damné: il faut entendre les belles imprécations qu'il lance à messieurs les membres du jury, en gros et en détail; les B et les F dont Vert-Vert honora les nonnes de Nantes ne sont rien auprès des éclats de cette tempête. Et notez que le pauvre diable, qui comptait sur la gloire et sur la fortune, est obligé de rengainer l'une et l'autre avec son tableau, et de rentrer dans sa mansarde, en maudissant tous les jurys du monde et en bousculant son portier. Je suis de son avis, du reste; et il me semblerait juste que le jury d'examen qui l'a obligé à lui envoyer son tableau pour le remporter, payât du moins les frais du commissionnaire. Heureusement que le rapin a le courage d'Ajax, et que, comme lui debout sur le rocher, après son naufrage, il s'écrie: "J'en échapperai malgré le jury!" A l'année prochaine donc, mon brave Ajax.

Vous venez de voir le désespoir, vous aller voir la joie: l'artiste enfin obtient sa juste récompense; et le voici, les deux mains dans son paletot, l'oreille dressée, l'œil fixe comme un soldat au port d'armes; il fait sentinelle au coin du chef-d'œuvre qu'il a exposé, grâce au bon goût de ses juges; il écoute l'avis qu'en donne en passant un public éclairé: "J'aime assez ce tableau, s'écrie un connaisseur orné de son épouse, en approchant de la toile en question, la couleur me plaît: j'adore l'épinard!"

Elle est agréable la moisson de louanges que récolte souvent le Raphaël barbu qui s'est abimé le tempérament pendant un an, pour s'accommoder en effet qu'un plat d'épinards, sous prétexte de peinture. La belle chose que le Musée! la belle chose que le jury! la belle chose que les arts! les heureuses gens que les artistes!

—Mademoiselle Rachel a éprouvé un accident qui a causé la plus vive émotion aux spectateurs; dimanche dernier, elle jouait le rôle de *Chimène* dans le *Cid*; tout à coup, à peu près au milieu de la tragédie, elle a pâli, chancelé en murmurant ces mots d'une voix éteinte: "Je n'en puis plus! je n'en puis plus!" et elle est rentrée dans la coulisse, soutenue par deux de ses camarades qui étaient en scène avec elle. Cet événement a produit partout l'inquiétude; on craint que la santé de mademoiselle Rachel, depuis longtemps si visiblement atteinte, ne soit très-sérieusement compromise. Que Melpomène aille donc interroger le dieu d'Epidaure et lui voue une hécatonbe, en le priant de sauver son illustre fille, sa fille unique.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

SUR LA FRUGALITÉ.

Qui ne sait que l'on a tout à gagner à être frugal? Celui qui l'est, et celui qui ne l'est pas, le savent, et si vous les prenez à propos, ils seront aussi éloquents l'un que l'autre, dans leurs éloges de cette vertu.

Un jeune homme qu'on élève, ou qui s'habitue de lui-même, à vivre d'une manière frugale, jouit ordinairement d'une bonne santé, si son tempérament est naturellement fort; s'il est faible, il évite, par ce moyen, beaucoup de malaises, d'incommodités, et de maladies, par conséquent. Son intellect, au lieu de se repentir de la gêne physique qu'une nourriture trop succulente et l'usage de breuvages excitans ou recherché, ne manque jamais de produire, est ordinairement dispos et propre à l'étude, à la conversation, à la réflexion, à l'enjouement même. Lorsqu'il parvient à l'âge viril ce jeune homme, les bonnes habitudes qu'il a contractées, sont alors bien précieuses; elles le doivent conduire à l'aisance, et peut-être, à la fortune. S'il s'établit, il n'a pas à se contraindre pour donner le bon exemple à ses enfants; et dans l'intérieur de sa famille, comme vis-à-vis des étrangers, il est toujours le même homme. Cette manière de vivre, qui cadre parfaitement avec la dignité qui doit accompagner l'homme dans toutes ses actions, est une source d'économie dont on ne peut se faire une idée exacte, que par la pratique. Le père de famille qui, tout en nourrissant convenablement, et en mettant, comme il le

doit, tous ses enfans sur le même pied, (nous lui supposons une femme modérée, comme il l'est-lui-même) se ménage, sans difficulté, les moyens de pourvoir amplement à l'éducation et autres besoins qui surviennent. Il a d'ailleurs, généralement, une bonne humeur, conserve son sangfroid, et si la nature l'a un peu favorisé, les jouissances intellectuelles sont pour lui, d'un prix incalculable, il inspire le même goût à ceux qui l'entourent et les rend heureux de son bonheur pour ainsi dire.

Quelle différence entre la conversation de l'homme sobre et frugal, et celle de l'intempérant. L'intellect du premier est en recherche constante de la nourriture dont il a besoin et qui lui profite à lui et à ceux avec qui il a des rapports, tandis que chez l'autre, les appétits physiques tiennent le premier rang, et les soins qu'il prend de les satisfaire, l'éloignent de la position qu'il est fait pour occuper dans la société, et le disqualifient d'avance pour les jouissances indicibles qui seront, sans doute, le partage de ceux qui, dans l'autre vie, auront ensemble, un commerce tout intellectuel.

A peine est-il nécessaire d'ajouter que dans quelque circonstance qu'on se trouve, et dans quelque état que l'on soit appelé à exercer ses talens, la frugalité est l'aliment le plus actif du génie ou de l'esprit, et l'eau froide tout en facilitant admirablement bien la digestion, tient le cerveau dans un état parfaitement propre aux affaires et à l'acquisition des connaissances utiles, entretient la suavité du caractère et des manières calme les sens et nourrit la modération, après l'avoir établie, et fait que l'homme, à toute heure et en toute occasion, est vis-à-vis de lui-même et des autres, ce qu'il doit être.

Montréal, 1845.

Modes.

Il faut malheureusement le reconnaître, les modes s'en vont, ou plutôt, elles ne viennent pas; cette absence de créations nouvelles dans le domaine de la mode doit-elle être attribuée à la continuité par trop rigoureuse de la saison d'hiver, ou bien à ce nivellement incessant qui menace chaque jour davantage de passer sur nos costumes déjà si peu variés.

Longchamp, autrefois précurseur et régula-

teur de la mode, quoique depuis longtemps déchu de son ancienne splendeur, était du moins resté comme époque de transition des parures d'hiver à celles de printemps; mais cette année, il a plus brillé par le satin, le velours et l'hermine que par ces fraîches toilettes qui cherchaient à rivaliser d'éclat avec la nature.

On a donc peu vu de nouveautés printanières cette année et nous ne pouvons guère signaler que les deux robes représentées par nos gravures.

L'une est une redingote en pékin à revers garnie sur la jupe de deux plis de même étoffe, descendant de la ceinture et resserrés à égale distance par des anneaux de rubans.

L'autre robe est garnie d'un petit effilé de soie disposé en losanges d'une manière très-nouvelle; le corsage est juste et fermé derrière, quoiqu'il puisse également se faire ouvert par devant en ayant soin de bien placer sa garniture en regard.

Si l'activité manque aux ateliers de nos couturières en renom, c'est chez les marchandes de modes que nous la retrouverons.

Déjà Baudran et Barenne préparent toutes leurs coquettes séductions; leurs magasins sont encombrés de capotes de rubans et de crêpe ornées de branches de lilas, de grappes de magnolias, de bouquets de paquerettes, le tout mêlé aux guirlandes composées des fleurs et des fruits du fraisier, de la feuille du lierre et de la fleur de la clématite, enfin, de ces mille créations de fantaisie par lesquelles chaque nouvelle saison remplace celles que la dernière emporte.

Nous avons vu avec plaisir, dans les salons d'Alexandrine des pailles ouvragées et cousues qui ne peuvent manquer de satisfaire les goûts les plus variés et les plus difficiles; nous y avons surtout remarqué deux ravissantes chapeaux en paille de riz ornés, l'un d'un bouquet de plumes coquettement enroulées autour de la forme, l'autre, d'une fleur de laurier nankin, sortie des ateliers de Constantin, et balancée du côté opposé par un ruban-écharpe écossais du plus charmant effet.

Nous pouvons parler avec assurance des nouvelles modes de la saison, et c'est une richesse, une splendeur de charmantes parures qui embarrassent seulement par leurs nombreux détails. Ici, c'est une écharpe brodée, genre algérien; plus loin, un mantelet, car le mantelet semble vouloir s'impatroniser dans nos modes pour l'éternité,—l'éternité! c'est bien

long! et nous rappellerons aux élégantes que rien ne vieillit plus une femme qu'une vieille mode. Pourtant nous devons dire qu'on a cherché à rajeunir ce pauvre vieux mantelet. D'abord, on n'en porte plus de noirs, en taffetas; ce classique a été supprimé; il est remplacé par les couleurs de fantaisie, telles que les gris-lilas glacés de blanc, arrondis derrière et formant écharpe par devant, bordés d'un assez haut effilé, et bordés tout autour par une soutache de même couleur;—les gris, glacés de bleu et rose; les verts, glacés de lilas, garnis de hauts volants d'étoffes découpées ou de volants bordés d'une petite ruche de rubans de satin, et puis ceux en dentelle, toujours les plus jolis.

Le châle en dentelle est aussi très-en faveur, mais il reste un objet de haut luxe qui ne peut convenir qu'à la grande élégance. On fera, il est vrai, des imitations de dentelles, et c'est là un échec où va se briser l'élégance maladroite; il vaut mieux porter une simple écharpe, un mantelet de taffetas que l'imitation pauvre d'un objet riche.

La grande nouvelle du moment, dans l'empire de la mode, c'est la forme de chapeaux créée par Beudrant et adoptée jusqu'à ce jour par les élégantes seules. Cette forme est petite et sans bavolet, c'est-à-dire que la passe tourne derrière et fait elle-même bavolet. Quoique gracieuse, cette forme trouvera beaucoup de contradicteurs. D'abord, parce qu'on était habitué aux passes fermées, ensuite parce qu'elles ne conviennent parfaitement qu'aux femmes qui portent des cheveux bouclés. Et pourtant il sera facile, en garnissant plus ou moins le dessous du chapeau, de la faire accepter par toutes les dames et avec toutes les coiffures; car, si on veut regarder les gravures de modes de 1838, on y verra les chapeaux, beaucoup plus évases que ceux de cette année, portés avec les cheveux en bandeaux. Il ne faut que s'y accoutumer. Pour les élégantes, cela est déjà fait; ainsi nous pourrions citer madame la comtesse Letr..., madame Th..., madame la duchesse de S... et beaucoup d'autres qui ne portent que ce nouveau genre de chapeau. Cette nouveauté doit être considérée comme un véritable coup d'Etat des modistes en renom, parce que, avec elle, reviennent les pailles d'Italie, les pailles de riz et les élégantes garnitures de plumes et de fleurs presque abandonnées sur les formes basses qui ne pouvaient recevoir que très-peu d'ornemens.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES faites en la ville de Montréal, rue St. Vincent, au mois d'Avril, 1845, par L. A. II. L....., M. S. A., (Article soumis à la " Société des Amis. "

Mois ANNÉE. DATE. LEVÉE.	JOURS.	Thermomètre.			Baromètre.			Directions des vents.			Variations de l'atmosphère.			REMARQUES.	
		8 h M.	2 h P.M.	7 h P.M.	8 h M.	2 h P.M.	7 h P.M.	8 h M.	2 h P.M.	7 h P.M.	8 h M.	12 h MIDI.	6 h P.M.		
AVRIL 1845.	1	Mardi	56	50	59	29.76	29.2	29.60	Sud	Ouest	Quest	clair	pluie	couvert.	Pluie à 12 h, 2 h, et 3 h P.M.
	2	Mercredi	42	43	41	29.32	29.16	29.30	Ouest	Sud	S O	...	couvert	...	Pluie à 3 h, à 4 h, à 6 h; neige à 9 h P.M.
	3	Jeudi	32	40	31	29.40	29.60	29.50	N O	Ouest	Ouest	clair	clair	clair.	Neige et vent coto nuit.
	4	Vendredi	34	40	34	29.95	29.91	29.89	N O	couvert	neige	...	Grêle à 3 h 40 m, P.M. 5 h soleil, vent.
	5	Samedi	23	35	22	29.40	29.41	29.42	...	N O	N O	clair	clair	...	Vent, beau temps.
	6	A 2 h. 53 m, P.M.	37	43	35	29.50	29.47	29.45	Ouest	Ouest	Ouest	couvert.	Beau temps.
	7	Lundi	39	44	30	29.45	29.46	29.47	Nord	nuag.	Neige à 7 h, A.M.; et à 8 h et 11 h, P.M.
	8	Mardi	29	39	27	29.40	29.31	29.31	N O	N O	...	neige	neige	...	Neige cette nuit; pondreux à 4 h P.M.
	9	Mercredi	26	45	24	29.46	29.51	29.43	Ouest	Ouest	S O	clair	clair	...	Soleil de 7 h A.M. à 5 h P.M. beau.
	10	Jeudi	36	41	35	29.0	28.81	29.0	Sud	...	Ouest	couvert	neige	...	Neige avant 7 h A.M. pluie à 12 h et 3 h P.M.
	11	Vendredi	42	45	36	29.15	29.30	29.13	Nord	Nord	N O	nuag.	couvert	clair.	à midi sombre; neige à 12 h et 1 h P.M.
	12	Samedi	40	47	37	29.45	29.64	29.42	...	Ouest	S O	clair	clair	...	N O à 10 h A.M. Beau temps.
	13	Dimanche	36	48	41	28.80	29.0	28.68	Sud	Sud	N O	neige	pluie	nuageux	Pluie à 5 h A.M. Soleil à 2 h, 3 h et 5 P.M.
	14	A 4 h. 46 m, P.M.	45	55	41	29.30	29.38	29.28	N O	Ouest	Ouest	nuag.	clair	clair.	Pluie à 1 h P.M.
	15	Mardi	48	58	50	29.49	29.51	29.44	clair	Couvert de 9 h à 11 h A.M.
	16	Mercredi	44	55	39	29.48	29.56	29.40	Nord	N E	N E	clair	couvert	couvert.	Beau, soleil de 2 h à 4 h P.M.
	17	Jeudi	40	44	38	29.50	29.58	29.55	N E	Est	Est	neige	pluie	pluie.	Pluie et neige à 9 h A.M.
	18	Vendredi	48	50	43	29.80	29.79	29.74	Est	S E	S E	couvert	nuag.	couvert.	Pluie de 6 h P.M. à minuit.
	19	Samedi	41	49	44	29.69	29.62	29.64	S E	Est	Est	pluie	couvert	couvert.	Pluie cette nuit; nuageux.
	20	Dimanche	43	47	43	29.65	29.66	29.68	Est	pluie	pluie.	Pluie cette nuit; sombre.
	21	Lundi	48	54	45	29.66	29.65	29.63	couvert	nuag.	clair.	Beau soleil de 3 h P.M.
	22	A 2 h. 25 m, A.M.	59	70	63	29.65	29.65	29.61	Ouest	Ouest	Ouest	clair	clair	clair.	Très beau temps; doux.
	23	Mercredi	70	76	69	29.63	29.52	29.60	Sud	Sud	Sud	couvert.	Après 3 h P.M.; quelques nuages.
	24	Jeudi	59	71	69	29.44	29.53	29.50	Est	S O	Nord	pluie	...	nuageux	Pluie la nuit; nuages, 3 h P.M. N O.
	25	Vendredi	46	54	40	29.70	29.60	29.62	N E	N E	N E	clair	couvert	couvert.	Pluie vers 7 h P.M.; nuages.
	26	Samedi	45	46	44	29.45	29.47	29.51	Est	S E	Nord	couvert	nuag.	nuageux	Pluie la nuit et ce matin jusqu'à 7 h.
	27	Dimanche	49	66	54	29.30	29.49	29.47	N O	S O	N O	nuag.	...	couvert.	Pluie la nuit et ce matin jusqu'à 7 h.
	28	A 3 h. 33 m, P.M.	50	70	59	29.54	29.55	29.46	...	Ouest	Ouest	lum.	clair	nuageux	Beau temps après 9 h A.M.
	29	Mardi	50	57	51	29.80	29.54	29.66	Nord	N E	N O	clair	...	clair.	Vent fort tout le jour; N E., à 5 h A.M.
	30	Mercredi	41	58	53	29.60	29.50	29.49	Est	Est	Sud	couvert	couvert	couvert.	Pluie à 1 h 40 m P.M. à 2 h, à 2 h, à 4 h et 7 h P.M. à 11 h P.M. et à minuit.

Des chapeaux, si nous passons aux robes, nous aurons encore une nouveauté très-élégante à mentionner : c'est un grand volant de crêpe découpé et à tête, haut de soixante à soixante-dix centimètres, posé sur une robe de taffetas d'Italie changeant, et adoptée comme toilette de ville sur toutes les couleurs claires ou foncées. On garnit aussi beaucoup de robes avec des petites ruches de rubans, soit posées au bord des volants, soit posées en tablier comme sur la robe ici représentée.

Cette garniture est simple, et convient parfaitement aux redingotes de la matinée ; le corsage des robes a été jusqu'à présent très-montant et juste ; mais on commence à les ouvrir un peu sur le devant, si la jupe est garnie de ruches en rubans ; ce ruban monte sur le devant du corsage et tourne tout autour de son échancre ; il en est de même pour les ornements de passementerie.

On fait beaucoup de corsages à basquine tombante. Nous mentionnons ce fait, mais nous croyons que ce genre ne doit être accepté que pour les robes de campagne en coutil, nankin ou toiline ; à la ville, cela serait une exagération de mauvais goût.

Sur les taffetas glacés à rayures vertes, lilas, jaunes ou roses, on pose en échelle des nattes de rubans des mêmes trois couleurs de la robe ; ces nattes sont terminées de chaque côté par un nœud formé de plusieurs coques de rubans en choux.

En modes d'hommes, le printemps n'a pas apporté de grandes nouveautés. Quelques habits ont la taille large et longue, comme les anciens habits à la française ; d'autres ont les basques courtes et penchées en imitation des costumes de l'empire. Mais, en général, les habits trop larges sont toujours les préférés.

Les gilets sont très-long ; et à châle, souvent d'une couleur claire et unie, souvent chamais ou gris-perle.

Les redingotes du matin se font justes, très-serrées à la taille et faisant ressortir les hanches.

Les habits ou les redingotes d'Humann résument les véritables modes d'hommes.

La forme des chapeaux est peu haute, et les bords, assez étroits, sont relevés.

Les cravates de fantaisie ne sont pas longues ; elles doivent laisser voir la beauté du linge.

des perles fines à la clarté de mille bougies, est fort étrangement surpris, en regardant le matin à travers sa croisée pour voir le temps qu'il fait, d'apercevoir les gens enveloppés dans leurs palotots, et semblant par leur air, leur miaucement, et surtout leurs pas précipités, vouloir se garantir des atteintes d'un froid piquant et sévère. Mais qu'y faire ? Il faut bien prendre le temps comme il vient. Ainsi résignons-nous à ses inconstances comme il faut se résigner à celles de la fortune et de la gloire.

Nous attendrons donc pour chanter les beaux jours du mois de Mai, les fleurs et les plaisirs, qu'ils soient venus nous inspirer, et que nos champs soient reverdis ; enfin que la nature entière se soit réveillée de sa longue léthargie. En attendant, nous pouvons toujours vous dire ce qui se passe dans la première semaine de ce mois tel quel.

Pardon, messieurs, si je vous arrête un moment. Où dois-je vous envoyer la *Revue* ? vous déménagez ? — Eh ! mon Dieu, oui. Quel embarras ! si vous saviez. Mais je ne suis pas le seul ; vraiment vous aurez de la peine à retrouver vos abonnements.

Il semble, en effet, que cette année plus que l'an passé, plus que jamais, propriétaires et locataires se soient donné la main pour mettre la ville sens dessus dessous, et changer tous les voisinages. Et puis il y a des gens sur lesquels l'habitude n'a pas d'empire. A voir tant de monde changer de maison, on pourrait croire que dans notre bonne ville de Montréal, personne n'aime son logis ; aussi depuis dix jours les rues sont encombrées et le passage intercepté par une procession de meubles de toutes sortes, processions de pianos et de poêlons, de tables et de casseroles, de chaises et de bouteilles, d'enfants, de bonnes et de poupées. Tout marche ensemble, se heurtant, se choquant, se croisant, se brisant dans nos rues larges et étroites, vieilles et neuves. Le pavé est couvert d'une narmelade de pieds de sofas, de verres brisés, de comestibles de tout genre. Le pied du passant heurte à la fois une pendule de bronze et un panier de vaisselle ; il se laisserait plutôt choir dans le gâchis que de donner du nez dans le panneau d'une armoire vitrée qui l'égratigne en passant.

J'aime mieux le bon propriétaire aussi fidèle à son logis que le chat de la maison. Il voit passer en souriant, lui qui n'a jamais bougé de son toit confortable, ces voyageurs annuels, et sa face joyeuse s'épanouit en pensant au repos viager que la constance lui donne.

— Avez-vous vu mon nouveau logement ? Il est très grand ; je suis bien mieux logé, venez voir.

Dans la maison, la poussière vous inonde, la servante est ivre de quelques bouteilles oubliées dans la colue du départ ; les enfants pleurent.

— Maman, faites donc placer ma harpe.

— Demain, quand tout sera propre.

— Mais, maman, je voudrais pratiquer.

— Vous n'y pensez pas, Claire ; attendez que tout soit en ordre.

— M. Brady me grondera demain, lors de ma leçon.

— Voyons ; vous lui direz que nous avons déménagé.

Le déménagement est une bonne excuse. C'est la grande affaire du moment. Vous ne trouvez personne chez soi. Il y a loin et du temps entre le chez soi d'Avril et le chez soi de Mai. On déménage en charrette, à bras, en paniers, de toutes manières. L'ouvrier emporte son mobilier

sur son dos ; un autre ne fait voyager son intérieur que la nuit. Il craint la lumière, il n'aimerait pas à étaler au soleil des haillons qu'il voile à tous les yeux, en se couvrant d'un bel habit, comme les pauvres honteux qui font parade d'un bijou, et fatiguent l'inépuisable charité des prêtres, des bonnes âmes et des dévotes.

Il règne quelquefois de l'ordre dans la confusion, et qui croirait jamais qu'un déménagement qui, pour le chercheur de logis, vaut juste le tiers d'un incendie, put s'exécuter comme la manœuvre d'un régiment sur le Champ-de-Mars. Arrêtez-vous à la porte de quelque brave capitaine en garnison en cette ville, et vous verrez que les meubles entendent le mot d'ordre et la consigne.

D'abord les grosses pièces se mettent en marche, puis les moindres, puis les petites ; ils procèdent d'un pas ferme et régulier, portés qu'ils sont et escortés par un piquet de soldats, un caporal en tête ; tout va bien, rien ne se détraque, rien ne se brise ; vous verrez que les porteurs ne font pas de grands efforts : ils sont nombreux pour chaque objet et lambinément, sans doute pour se conformer à la règle de l'Ecole que l'effort seul produit le choc, et le choc la cassure. Attention ! garde à vous ! voici la dernière charge, la plus précieuse, la plus chère, la charge par excellence. Ce sont les vins et les liqueurs qui vont chercher une cave nouvelle. Voyez l'attention, le soin, la tendre sollicitude on pourrait dire, avec lesquels ces militaires délogent ces bouteilles. On dirait d'anciens Romains transportant leurs Dieux Pénates loin de la patrie qu'il faut quitter. Pour aujourd'hui une bouteille cassée vaudrait quinze jours de salle de police au militaire qui laisserait perdre une goutte du jus divin. Aussi a-t-on mis les bouteilles dans une charrette à bras traînée par cinq soldats ; il y en a un assis sur la charge pour tenir les bouchons en respect, et le caporal suit derrière et commande en dirigeant la marche. Trois paniers de vin avec l'aide d'aussi puissants moyens et si bien commandés, ont dû se rendre sans encombre, et nous sommes sûrs qu'ils ne déménageront pas l'année prochaine. La belle chose que l'art militaire, et surtout le service actif et effectif en temps de paix.

Dites-moi, y a-t-il une misère pareille à un déménagement ? C'est le jour, lundi. D'abord dans la nuit vous rêvez déjà au péle-mêle, au remue-ménage, vous allez quitter vos confortables appartements, sans trop connaître votre voisinage de là-bas et le confort que vous y trouverez. Tout à coup un bruit épouvantable dans le corridor vous éveille. C'est probablement une table du salon que vos domestiques ont laissé échapper en bas de l'escalier.

— Mon Dieu ! ces malheureux vont tout briser.

Vous sonnez.

— Pierre, qu'avez-vous brisé ?

— Monsieur, ce n'est rien, c'est une grande cuve à laver qui a roulé du haut en bas de l'escalier.

— Prenez donc garde de faire autant de bruit. Quelle heure est-il ?

— Cinq heures.

— Laissez-moi.

Vous vous tournez pour prendre un peu plus de sommeil. Quelqu'un entre. Vous regardez, c'est votre femme.

— Non ce n'est pas elle ; mais oui, c'est toi, mon amie. Je ne te reconnaissais pas.

(La chère moitié a la tête enveloppée d'un mouchoir de coton, attaché à la créole.)

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 10 MAI, 1845.

Histoire de la Semaine.

Décidément nous n'y croirons plus, car nous ne pouvons plus y croire, si ça continue ainsi quelques jours. C'est elle et ce n'est pas elle. Tout à coup on croit l'avoir et la reconnaître, c'est bien elle. C'est un réchauffant rayon de soleil, une brise tiède et douce, un coin du ciel bleu ! Mais aussi vite elle décampe comme un voleur. Elle se sauve et semble avoir peur de nos frimats. Alors le temps est froid, sombre et nébuleux. Oh ! la belle saison viendra-t-elle cette année ? dites, en savez-vous quelque chose ? Pour nous, transis de froid, nous avonons que le commencement du beau mois de Mai, que nous voulions célébrer, est bien triste et bien glacé. Car tel qui se couche le soir, bercé par des idées d'agréables voyages à la campagne et de belles promenades par une chaude soirée d'été, qui rêve de fleurs suaves et brillantes fraîchissent fêlées et mouillées par la rosée du matin, qui scintille aux premiers rayons du soleil comme

— Est-ce que tu as mal à la tête ?

— Non, mon ami.

— Mais pourquoi cette coiffure ?

— Tiens, est-ce que tu ne sais pas que nous déménageons ?

— Oh ! misère ! Donne-moi donc ma robe de chambre.

— Peut pas, mon cher, elle enveloppe une pendule qui vient d'être transportée à l'autre maison.

Vous vous habillez à la hâte et vous sortez de votre chambre. Quel désordre et quelle confusion ! Les tapis sont enlevés, les meubles sont par la place, et on vous donne un déjeuner froid sur un coin de table !

— La vaisselle est-elle partie ?

— Oui, mon ami, elle vient de partir à l'instant même.

Vous prêtez un peu l'oreille et vous entendez un petit bruit semblable à des paniers de vaisselle trainés dans une charrette sur un chemin macadamisé.

— Mais, ma chère, il fallait envoyer cela à bras par des porteurs.

— Des porteurs ? Oui, belle affaire ! ne m'ont-ils pas déjà cassé une demi-douzaine d'assiettes de mon beau service de porcelaine.

— Est-il possible ?

Vous saisissez vite votre chapeau et vous fuyez du côté de votre bureau. Heureux si là encore on ne déménage pas.

Le soir arrive, vous rentrez. Vous trouvez votre piano endommagé par la négligence des gens, vous cherchez le grand miroir du salon, enfin vous le trouvez. Il vient d'être caché derrière la porte par un des charretiers qui, en remuant une table, a passé tout à l'heure le bout de son manche de fouet à travers la glace ! Vous êtes au désespoir, vous vous jetez sur un sofa, vite il vous faut déguerpir. On enlève le sofa pour le descendre en bas. Vos bottes vous font mal.—Pierre ! le tire-bottes.—*Empacté*, monsieur.—Où est le portrait de ma nièce ?—Le voici monsieur. Le portrait est à peu près détruit. Une des lampes a été renversée dessus, par accident. Vous traversez enfin à travers des mares d'eau et d'huile, et des piles de chaises, de boîtes et de valises, jusqu'à votre chambre à coucher, et là vous trouvez votre femme et votre enfant avec chacun un gros rhume et une toux méchante.—Ma chère amie, à quelle heure peut-on dîner aujourd'hui ?—Quand tu voudras, mon ami. Il y a un peu de viande froide d'hier, qu'on peut servir de suite ; tu conçois que dans un déménagement pareil.

—Aurais-tu quelque objection, mon ami, à coucher dans la cuisine, ce soir, nous vidons le haut de maison aujourd'hui. Les domestiques vont coucher à l'autre maison et tu sais que la porte qui donne sur la cour ne ferme pas très-bien. Les voleurs pourraient... Vous couchez donc ; à la cuisine et la nuit vous entendez pleurer votre enfant qui souffre de son rhume. Enfin vous dormez et vous rêvez qu'on vous emporte sur une charrette au milieu d'une pile de chaises !

Le matin du second jour, à votre réveil, vous entendez une voix étrangère en haut, au dessus de vous, vous montez. La voix étrangère dit que la maison lui appartient, qu'elle vient en prendre possession, que c'est trop la faire attendre, que le délai pour déloger est expiré, que c'est honteux, que c'est impardonnable, &c. &c. Vous vous fâchez, vous lui dites que vous ne pouvez lui donner possession que le lendemain. Il murmure et menace de jeter vos effets par les fenêtres, et là dessus par un mouvement de colère subit, vous le

jetez en bas de l'escalier. En descendant, il heurte et renverse votre domestique qui tenait à la main un grand vase chinois de prix, qui roule en mille morceaux. Vous perdez la tête, et votre femme perd connaissance. En bas les charretiers crient et s'impatientent. Il vous faut prendre votre parti. Vous renoncez à aller au bureau pour ce jour là. Vous aidez à sortir les derniers articles, vous déchirez votre habit, ce maudit pantalon à sous-pieds qui fait casser vos bretelles. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Enfin tout est parti. Vous gagnez tristement votre nouvelle demeure, et là, à votre éternel désapointement, l'ancien locataire est en retard. Vos meubles sont mêlés avec les siens. Beaucoup de petits articles, que vous estimez comme des reliques, vous ont été enlevés, écartés ou sont perdus. Vous rassemblez tous vos effets dans une maison sale et malpropre, vous faites un peu nettoyer une chambre à coucher et ce soir-là encore, vous vous couchez sans souper dans un appartement humide.

Le lendemain est un jour néfaste ; vous vous levez avec un fort rhumatisme. Pendant que vous prenez votre déjeuner sur une cuve renversée, vous entendez du fracas dans la chambre voisine ; c'est la police qui vient vous arrêter pour l'assaut et batterie commis la veille. Votre femme tombe en convulsions, vous partez pour la salle de police ; là vous vous fâchez encore, et vous donnez à tous les diables et les déménagements et les hommes de police, et même la magistrature. On peut vous donner quinze jours de prison pour mépris de cour. Mais nous supposons que, vu les circonstances, la cour vous tiendra quitte pour une apologie en forme et les frais de l'affaire !

Nous arrêtons là les misères, les accidents, les bêtises du déménagement. Quelques uns trouveront le tableau chargé, mais tout cela est dans l'ordre des choses possibles. Tout ce mouvement, ce changement de logis, qui vous transplante d'un bout à l'autre de la ville, d'une grande dans une petite maison, ou d'une mansarde dans un premier étage, qui vous fait chercher votre soleil accoutumé du matin, quand votre nouvelle demeure est au nord ou au couchant ; qui interrompt tout à coup les relations et l'amitié qui s'étaient formées et établies pendant l'année avec de bons voisins ; toute cette nouveauté qui vous environne aurait peut-être l'effet de faire un peu déménager votre esprit, et de vous rendre inquiet et rêveur, vous qui êtes pieux et d'un caractère liant et sensible, et dont le cœur n'est pas encore assez prime pour ne pas vous attacher à tout par habitude, cette seconde nature.

Mais il y a un remède à cela comme à toutes les misères, et si vous voulez combler le vide des habitudes rompues, allez rendre visite à quelqu'un qui ne change jamais de logis, parce que l'univers est sa maison, et qui ne demeure quelque part, que pour se mettre à portée de ceux qui veulent s'approcher de lui. Allez à la prière du soir, à la dévotion du mois de MARIE. Vous verrez là que si le mois de mai amène des changements dans tout ce qui se rattache à la vie matérielle, à la vie du corps, la vie de l'âme et du cœur est immuable, et que cet autre soi-même qui vit toujours, et nous fait envisager chaque logis nouveau comme une étape nouvelle dans le voyage de la vie, a un lieu où il peut se fixer et se reposer pour toujours. C'est une tendre dévotion que celle de la Vierge et notre Religion qui est plus faite pour le cœur que pour l'esprit, a été ingénieuse à fournir aux jeunes cœurs un aliment et une occupation qui distraient en rendant meilleur ; à favoriser l'expansion de sentiments que la nature réveille dans ce mois de

l'année, et à appliquer à la divinité les élans d'un cœur qui l'oublierait peut-être, pour contempler quelque objet de la création.

Le mois de mai n'est pas dans notre pays, tel que l'ont décrit nos vieux poètes, mais deux siècles n'ont pas suffi pour faire perdre aux français d'Amérique, l'habitude de sentir un cœur s'ouvrir et leur tendresse voltiger, à l'époque où en France s'épanouit la rose et où le papillon léger se berce sur les fleurs ; allez donc au mois de Marie—Jeunes filles qui aimez sans le savoir, vous dont le cœur sensible erre à l'abandon, à la recherche d'un écho, qui réponde à ses doux battements—Pour nous après avoir prié avec vous, avoir entendu vos voix mélodieuses, nous attendons peut-être pour glaner les épis qui restent, après que vous avez donné toutes vos amours à la Vierge ; et nous vous regarderons de loin sortir du temple, pour apercevoir une belle aux yeux bleus et vifs comme la flamme, pour supplier un regard de ces yeux noirs, humides de sentiments dévotieux, qui sont doux comme les perles de la rosée ; pour suivre en silence une beauté gracieuse et élégante comme la tige élancée du frêne à guirlandes, qui commence à fleurir ; puis nous rentrerons bien bons, bien soumis, bien émus et calmes comme les saints, en jetant un regard vers la montagne, toute parée déjà de la verdure du printemps, et embellie par les rayons de feu d'un brillant soleil qui se couche.

Si la belle saison est en retard et nous fait défaut ; si la verdure ne paraît pas encore ou paraît peu ; si la végétation est lente et retardataire, l'activité, l'industrie, et surtout le commerce ne sont jamais en retard dans cette première semaine de Mai. Le signal de ce redoublement d'activité a été l'arrivée dans notre port du Great Britain, ce noble vaisseau digne de son nom et le premier voilier marchand sans contredit entre l'Angleterre et le Canada. Le Great Britain est entré dans notre port, dimanche matin, en présence d'une foule immense de curieux et de négociants, qui l'ont reçu comme toujours avec de joyeuses acclamations ! Il fallait voir la satisfaction empreinte sur les traits épanouis du brave Capt. Swinburne, son apparence de contentement en touchant enfin le port, toujours le premier arrivé, après la longue et si dangereuse traversée du Golfe. Comme il va s'en donner le brave capitaine, avec ses bon amis ; car, il faut vous dire qu'il est très populaire parmi les négociants de Montréal, que chacun le salue et le choye, à qui mieux mieux ; c'est un type riche et parfait du matelot anglais franc, intrépide, actif et toujours gai.

L'arrivée du Great Britain a été suivie par celle d'un grand nombre d'autres vaisseaux qui ont rejoui à la fois le cœur du marchand, du tailleur, des modistes, des lions et des femmes à la mode, mais elle a peu réjoui les commis-marchands qui ont tremblé, frémi à la pensée du surcroît de besogne qui leur arrive d'outre-mer ; aussi ont-ils voulu cette année faire, d'une manière solennelle, leurs adieux à la saison morte qui du moins leur laissait quelques loisirs. C'est une rude et laborieuse existence que la leur et avant d'arriver à faire des affaires à leur compte, que de jours de fatigues, de troubles, de peines, de sacrifices il leur faut traverser, mais le but est là bas qui leur sourit avec ses piles d'écus luisants au soleil ! et en avant ! Ces M.M. se sont donc réunis en masse, dans un des Hôtels de cette ville, et là devant un bon souper, ils ont fait éclater les joyeux propos de la gaité, de la fraternité, et de la société du commerce ou plutôt des commis et des employés. Forces antiques furent proposées. On but

à l'union entre tous les jeunes-gens qui entrent dans cette vie aventureuse du marchand, si remplie de chances de fortune comme d'infortune, mais qui peut acquérir tant de stabilité, si tous ceux qui la parcourent avaient entre eux plus d'amitié et de bonnes relations, s'ils s'appuyaient plus les uns sur les autres. On but à l'esprit d'intelligence qui domine, à la soif de savoir qui anime les jeunes commis et les jeunes marchands d'aujourd'hui. On but à la libéralité des maîtres, avec l'espoir qu'ils seraient assez bons pour se rappeler le temps où ils étaient obligés de servir eux-mêmes, enfin on but à la prospérité future des jeunes négociants Canadiens français et dans l'entraînement général qui s'empara des cœurs à l'aide de quelques bouteilles de bon vin, on but même à l'arrivée du Great Britain et des autres vaisseaux d'outre-mer.

NOUVELLES D'EUROPE.

Arrivée de l'Hibernia à Boston.—La malle américaine d'aujourd'hui nous apprend que le steamer *Hibernia* est arrivé à Boston mardi dernier à 7 heures du matin, après un passage de 17 jours.—Les nouvelles sont absolument sans importance. Nous donnons plus bas quelques extraits que nous traduisons des journaux anglais.

Le marché aux grains à Liverpool était sans activité. Quoique la saison fut très en arrière pour les semailles, les commerçants refusaient d'acheter; le blé avait éprouvé une baisse de 2d par minot de 70 lb. et la farine d'un chelin par sac de 280 lb. depuis le départ de l'autre steamer. Les autres articles n'avaient éprouvé aucun changement. La farine du Canada (droits payés) était cotée de 25s à 26s le baril de 196 lb, celle des États-Unis de 26s à 27s 6d.

Les nouvelles d'Angleterre ne renferment rien d'important par rapport à la question de l'annexion du Texas. Tout ce qu'on en sait de certain, c'est que l'annexion n'est pas aussi goûtée au rivage ouest de l'Atlantique que dans l'Union et le congrès américain.

Quant à la question de l'Orégon, elle est presque au même point qu'aux nouvelles précédentes. On continue en Angleterre à condamner le langage du président Polk. On s'occupe peu de l'Orégon; c'est plutôt la manière dont est rédigé le message du président, que l'intérêt porté au territoire en litige, qui échauffe les politiques d'Angleterre. Des journaux respectables et sérieux ont parlé de guerre, comme d'une chose qui devait avoir lieu, si les américains ne diminuaient rien de leurs prétentions, mais l'on en est encore là. Les prochaines mailles apporteront probablement sur ce sujet quelques nouvelles intéressantes.

On disait en Angleterre que plusieurs régiments seraient retirés de l'Irlande et que 8500 hommes devaient être envoyés en Canada.

On ajoutait que le commandant des forces sir Richard Jackson serait rappelé et que le lieutenant-général comte Canthart serait envoyé à sa place comme commandant en chef des troupes dans l'Amérique du nord.

Un vaisseau a fait voile de Chatham pour le Canada avec des détachements des 1^{re}, 52^e et 60^e régiments.

La Suisse continue à être en proie aux horreurs de la guerre civile. Les corps francs, dans une bataille aux portes de Lucerne ont laissé six cents hommes sur le champ. On sonne le tocsin dans tous les cantons de la Suisse; la république est consternée, et il n'y a pas d'apparence que les troubles doivent cesser bientôt.

COLLÈGE MAYNOOTH.—Le premier os de discorde jeté dans le parlement fut l'augmentation de l'octroi fait au collège Maynooth. Le sujet fut porté le 4 avril dans la chambre des communes, par sir Robert Peel, dans un discours d'une longueur considérable. Il entra pleinement dans le sujet, étonna ses amis par la hardiesse de ses innovations, et professa le désir d'assurer la pacification de l'Irlande. La question a produit un intérêt profond. La mesure a enfin passé par ses différents degrés dans la chambre basse, et il est

probable que la chambre des lords ne la retardera pas longtemps; presque tous les évêques vont la soutenir. En attendant, des assemblées ont lieu dans plusieurs endroits et l'on signe des pétitions contre l'octroi proposé. Un journal opposé à cet octroi, s'exprime ainsi: "l'église d'Angleterre se met à la tête du mouvement, et, si l'on considère qu'il y a plus de 13000 paroisses, on s'imaginera aisément le nombre énorme de pétitions qui vont être présentées à la législature. On a beaucoup d'inquiétude par rapport au parti que vont prendre les évêques. Quatre d'entre eux voteront probablement contre la mesure. Les trois grandes divisions des dissidens, les Wesleyens, les Congrégationalistes, et les Baptistes, enverront des pétitions de leurs districts respectifs. Ces trois divisions renferment au moins 9000 congrégations. On peut ajouter à cela 1000 pétitions au moins de la part des Presbytériens et des protestants d'Ecosse, outre les pétitions des protestants irlandais.

Les prélats anglais de l'église catholique romaine, au nombre de 10 ou 11 à présent à Londres, ont adressé des remerciements à sir Robert Peel, pour sa conduite par rapport à cette mesure.

A Brechin, en Ecosse, un ministre d'une congrégation épiscopaliennne, étouma ses auditeurs, il n'y a pas long-temps, en leur disant qu'il était prêt à entendre "la confession auriculaire" de ceux qui voudraient la faire.

On lit dans le journal l'Afrique;

Alger, 27 mars.

J'apprends à l'instant même la nouvelle suivante:

On écrit d'Oran, à la date du 16 courant: Abd-el-Kader est aujourd'hui à Bou-Beida, avec mille cavaliers. Il menace les Beni-Meynaren et les Dony-Thabet. Plusieurs tribus se sont déjà ébranlées pour le suivre. On cite entre autres les Djelfra dissidens, les Ouled-Mahr et les Beni-Matac.

Le colonel Gery vient de se mettre à sa poursuite avec une colonne réunie à la hâte. Un exprès est envoyé à M. le général Lamoricière, qui se trouve en ce moment à Sidi-bel-Abbés. Toute la province est dans l'agitation. L'autorité supérieure d'Alger est prévenue.

On attribue ici le mouvement opéré par Abd-el-Kader à la résolution prise par le Maroc de le forcer à quitter le territoire de l'empire.—*Minerve.*

Les dernières nouvelles du Texas sont d'une grande importance. Il y a eu tout récemment diverses assemblées où des résolutions ont été votées en faveur de l'annexion. Une proclamation du Président de la république du Texas, est sortie le 19 du mois d'avril. Elle contient ce qui suit:

"Qu'il soit connu que moi, ANSON JONES, Président de la république du Texas, en vertu du pouvoir dévolu sur moi par la constitution, requiers, par ces présentes, les sénateurs et les représentants du congrès de cette république, de s'assembler en session spéciale, en la ville de Washington, lundi, le seizième jour de juin prochain, pour recevoir telles communications qui leurs seront données, pour consulter et se déterminer sur les mesures à prendre pour le bien-être du Texas."

D'un autre côté, des dépêches mexicaines nous font connaître que le Mexique est presque décidé à traiter avec le Texas, comme avec un état indépendant. On dit que le ministre anglais à Mexico fait tous ses efforts pour induire le gouvernement mexicain à faire des propositions définitives, et à terminer les difficultés entre les deux pays.

—Au dernier lever de la Reine d'Angleterre, Mme la comtesse de Flahaut, Mme la comtesse de Jarnac et Mme la baronne de la Rouchère ont été présentées par Mme la comtesse de Sainte-Aulaire; Mlle Bunsen, fille du ministre de Prusse, par Mme Bunsen, sa mère; le duc de Broglie, pair de France, et le Prince de Broglie, son fils, secrétaire de l'ambassade de France en Espagne, par le comte de Sainte-Aulaire.

—On lit dans un journal anglais:

"Les revenus du prince de Galles, héritier présomptif de la couronne d'Angleterre, s'élèvent, pour les deux duchés qui lui appartiennent, Cornouailles et Lancastré, à 82,917 liv. sterl. par an (2 millions 115,000 fr.)."

—On sait qu'il existe en Belgique une loi répressive du duel. Cette loi a reçu son application

vendredi dernier, devant le tribunal correctionnel de Bruxelles, dans des circonstances qui ont récemment excité la curiosité publique. Un duel avait eu lieu entre M. le comte Goblet d'Alviella, âgé de vingt et un ans, fils du ministre actuel, et M. le baron d'Hoogvorst, âgé de trente-deux ans. L'arme était l'épée. M. le baron d'Hoogvorst fut légèrement blessé. Le ministère public a informé contre les deux combattants et contre les quatre témoins, et les a traduits tous les six devant la police correctionnelle. Les témoins ont été relaxés de la plainte, mais les deux adversaires, MM. Goblet et d'Hoogvorst, ont été condamnés chacun à deux mois de prison et 200 fr. d'amende (minimum de la peine).

AUX ABONNES.

Les Abonnés à la Revue Canadienne, qui changent de domicile, le premier mai prochain, voudront bien nous donner leurs nouvelles adresses, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi du journal.

A NOS ABONNÉS.

Les Abonnés à la *Revue Canadienne* doivent payer le premier semestre soit à nos Agents, ou nous l'adresser à nous-même directement, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du journal. Les dépenses, que nous faisons pour notre publication, nous justifient, ce nous semble, si nous sommes sévères et exigeants sur ce point. Il faut être ponctuel.

Les nouveaux abonnés à la *Revue Canadienne* peuvent se procurer tous les numéros publiés jusqu'à ce jour, en s'adressant à nos bureaux en cette ville ou à nos Agents.

ABONNEMENTS.

LA REVUE CANADIENNE paraîtra le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

On s'abonne à la *Revue Canadienne*, au bureau du journal, no. 7 rue St-Nicolas, ou aux bureaux du Rédacteur-en-chef, no. 31 rue St-Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada, de Mme. St-Julien; et chez MM. Fabre et Cie., et C. P. Leprohon, Libraires de cette ville.

Un an 20 chelins.

Six mois 10 ..

Trois mois 5 ..

OUTRE LES FRAIS DE POSTE.

Nous recevons pour ce journal des annonces, avertissements etc. etc. adaptés à notre mode hebdomadaire de publication, au prix des autres journaux de cette ville.

Les lettres, communications, etc. etc. devront être et seront adressées, (*affranchies*), au Rédacteur en chef, Bureau de LA REVUE CANADIENNE, chez MM. LOVELL et GIBSON, imprimeurs, No. 7, Rue St. Nicolas.

AGENS.

A Soulard, écr.	Québec.
L. G. Duval, écr.	Trois Rivières.
L. V. Siotte, écr.	St. Hyacinthe.
J. P. Lantier, écr. M.P.P.	Vaudreuil.
L. A. Olivier, écr.	Berthier.
L. G. DeLorimier, écr.	L'Assomption.
P. L. LeTourneux, écr.	Rivière Chambly.
Frs. Caron, écr.	Amherstburg.
H. de Rouville, écr.	Sorel.
H. F. Marchand, écr.	St. Jean.
Tancrède Sauvageau, écr.	Laprairie.
F. X. Valade, écr.	Terrebonne.
Col. A. C. Taschereau, écr.	D'Eschambault.
R. DesRivières, écr.	New-York.

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTREAL.
IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.